

3



JOURNAL

HELVETIQUE.

JUILLET 1768.

EXPERIENCES

ET OBSERVATIONS

Sur l'éducation économique des Abeilles,

LES différentes plaintes que j'ai vu faire depuis 15 ou 18 mois dans les Gazettes d'Agriculture, & nommément dans celle du 23 Janvier 1768, sur le défaut d'un bon ouvrage qui traitat de l'éducation économique des Abeilles, m'engagent à publier plutôt que je ne me le proposois un essai sur une partie de cette éducation. Je ne parlerai dans ce mémoire que des soins

4 JOURNAL HELVETIQUE

soins qu'il faut prendre de ces insectes précieux, en Février, Mars & Avril. Malgré toutes les lumières qu'on peut tirer des écrits de MM. DE REAUMUR, PALTEAU, BAZIN, SIMON, DE MASSAC & autres, l'éducation économique des Abeilles est encore très imparfaite; le froid en fait périr tous les ans un grand nombre, ainsi que la manière dont on les conduit en Février, Mars & Avril. Le défaut d'une nourriture convenable, la mauvaise façon de la leur donner; l'ignorance où l'on a été des moyens de prévenir cette disette, toutes ces choses réunies occasionnent les pertes que nous faisons tous les ans. Les moyens qu'on a employés jusqu'à présent pour faire multiplier l'espèce, & empêcher sa destruction, m'ont paru si insuffisans, après les avoir tous éprouvés plusieurs fois dans l'espace de dix ans, que j'ai crû devoir publier ce que l'expérience & des observations exactes & suivies m'ont appris. En annonçant des principes que je crois meilleurs, je ne pourrai me dispenser de rejeter ce que M. PALTEAU & M. SIMON ont cru donner de plus certain là dessus, mais je les prie de croire que je rends justice à leurs talens, à leurs lumières & à leur zèle.

Il est essentiel, dit M. PALTEAU, page

383 & 384, de tenir les Abeilles exactement renfermées pendant les mois de Novembre, de Décembre, de Janvier & de Février, & de ne pas succomber à la tentation de les laisser sortir. L'expérience est conforme aux principes de M. PALTEAU, j'ai seulement remarqué que dès le 15 Février, si le tems est doux pendant quelques jours de suite, on risqueroit trop de ne point les laisser libres de sortir, parce qu'alors elles feront tant d'efforts pour sortir, s'agiteront si long tems dans la ruche, d'une façon si extraordinaire qu'il en résulte la mort d'une grande quantité qu'on trouve dessous, quand même on les auroit bien nettoyées quelques jours avant. Cette destruction vient sans doute, suivant ce que je pense, de ce que les Abeilles aient alors le ventre extrêmement gros & rempli par le trop long séjour dans la ruche, ce mouvement extraordinaire fait qu'elles se vident presque toutes sous la ruche, & même sur les ccuteaux. ce qui fait une espèce de liquide épais où elles sont retenues & où elles périssent: La mauvaise odeur s'y joignant ensuite, toute la ruche est en danger. Sur quoi j'observerai que, ce que M. PALTEAU, page 377, appelle le dévoiement, n'est peut-être autre chose

que cette évacuation dont je viens de parler, & que j'ai remarqué être ordinaire à presque toutes les Abeilles, au moment de leur première sortie; ce n'est donc point une maladie, mais une espèce de purgation d'un **amas** de matières dont elles se débarrassent presque toutes. Les gens de la campagne, qui possèdent des paniers de ruches, sont si au fait de cela qu'ils avertissent leurs voisins de ne pas laisser de linge blanc sécher dans les jardins les deux ou trois premiers jours de la sortie des Abeilles, pour éviter qu'ils ne soient couverts de la fiente de ces animaux; qui est une espèce de bouillie rouge & jaunâtre dont elles se déchargent comme d'un poids inutile & même quelquefois dangereux.

Cette espèce de purgation n'est donc pas en général une maladie, ou au moins c'est une maladie nécessaire & universelle, puisqu'elles en sont presque toutes attaquées à leur première sortie; mais j'ai remarqué que toutes ne le voident pas si facilement, en sorte qu'au lieu que le plus grand nombre des autres, va rejeter au loin, ce qui les gêne, celles là le déposent sur les bords & à l'entrée de la ruche, & d'autres sous la ruche, & même sur les couvercles de cire; c'est ce qu'on appelle sans doute la dysenterie, quoiqu'on

8 JOURNAL HELVÉTIQUE

fait tomber dans l'erreur. La première année que j'élevai des Abeilles, je crus qu'elles étoient attaquées toutes du dévoiement, & en conséquence, je leur donnai des remèdes dont elles n'avoient pas besoin.

Il est donc essentiel, comme le dit fort bien M. PALTEAU, de tenir ses Abeilles exactement renfermées pendant le mois de Février, si un temps trop doux ne vous oblige à les laisser libres dès le 15 de ce même mois. J'ajouterai qu'on ne doit leur permettre une première sortie, même jusqu'à la fin de Mars, que quand vous jugerez à la disposition de l'air, qu'elles pourront le faire sans risque de périr de froid. Car, comme le dit encore fort bien M. PALTEAU, auquel je m'attache sur tout, & que je suis autant qu'il m'est possible; il y aura vraisemblablement dans l'espace de ces quatre à cinq mois, plusieurs jours tempérés & serens dans lesquels il paroît qu'on pourroit leur laisser la liberté de sortir de leur ruche: Mais sinon dans les circonstances dont je viens de parler, on doit absolument leur refuser cette permission. J'ajouterai encore qu'on doit sur-tout observer cette règle quand la terre est couverte de neige, car alors il ne faut leur

permettre de sortir s'il est possible, en aucun tems. En s'écartant de la règle de M. PALTEAU, on exposeroit les Abeilles à deux inconvéniens qui leur seroient également funestes; ce seroit encore bien pis, si la neige couvroit la terre: Sa blancheur naturelle les engage à sortir même par un tems froid, elles vont ensuite se poser dessus presque toutes, il n'en rentre pas la vingtième partie. Le froid de la neige les laissant d'abord, & les efforts qu'elles font pour se relever, ne servent qu'à les y faire enfoncer de plus en plus sans pouvoir s'en retirer.

Il ne faut donc leur permettre de sortir en aucune saison, même en Avril, même en Mai. J'en ai fait trop de fois la triste expérience pour n'en avertir pas ici expressément; si malgré la neige qui couvroit encore la terre, la disposition de l'air étoit si temperée qu'on les entendit s'agiter fortement dans leurs ruches, il faudroit attendre, pour les déboucher, que les trois quarts au moins de la superficie de la terre fussent découverts tout à fait. Comme d'ailleurs, ces sortes de circonstances n'arrivent guères que dans les mois de Mars & d'Avril, tems où elles ont déjà ordinairement fait plusieurs sorties, & où elles se sont en conséquence déchargées de ces

matières dont leur trop long séjour dans leur ruche, les avoit remplies, on risque peu alors de les tenir renfermées exactement; elles ne s'en porteront pas moins bien. Les raisons qui ne permettent pas de leur laisser la liberté de sortir avant le 15 de Février, au plutôt même, sans qu'il y ait de neige sur terre, sont; dit encore M. PALTEAU, „ qu'en leur permettant de „ prendre l'air, elles s'agiteroient nécessairement, gagneroient de l'appétit & consommeroient en très peu de tems leurs provisions: Elles se trouveroient ensuite réduites à mourir de faim; ou vous seriez obligé, pour leur sauver la vie, de leur fournir vous-même de la nourriture, de très bonne heure & pendant très long tems. Mais ce qui seroit encore au moins autant à craindre, c'est que vous les exposeriez à périr de froid hors de leur ruche.

„ En suposant que le moment dans lequel elles sortiroient, fut doux & favorable, elles ne seroient pas capables de soutenir le degré du froid qui régneroit dans la campagne. Un coup de vent, des nuages qui obscuriroient le soleil, suffiroient pour les faillir routes & les empêcher de régagner leur ruche; & c'est sur-tout ce qui arrive quand on-

JUILLET 1768. 11

„ leur accorde une première fois cette
 „ permission. Une aurore brillante, un
 „ soleil d'abord bienfaisant, quelques ins-
 „ tans d'une chaleur passagère, déterminent
 „ neront vos mouches à prendre leur essor
 „ à s'écarter dans la campagne: Alors des
 „ nuages épais, des vents glaçans, des
 „ tems froids & rigoureux succéderont
 „ presque immédiatement à ces intervalles
 „ trompeurs: Toutes celles qui se seroient
 „ éloignées de leurs ruches, & quelque-
 „ fois ce sera le plus grand nombre, se-
 „ ront surprises par le froid, & ne pour-
 „ ront regagner leur habitation. Mais
 „ tous ces inconvéniens ne sont plus si à
 „ craindre, quand elles se sont une fois vuidées:
 „ Car c'est sur tout pour se débarrasser
 „ de matières inutiles qu'elles font tant
 „ d'efforts pour sortir de leurs ruches; puis-
 „ qu'après qu'elles s'en sont déchargées, elles
 „ ne sortent plus guères que dans les jours
 „ où vous leur laisseriez vous-même cette
 „ liberté.

Il est donc très important, & je ne
 saurois trop le dire avec M. PALTEAU, de
 ne pas succomber à la tentation de les fai-
 re sortir pendant ces quatre ou cinq mois,
 à moins que comme j'ai dit, dès le 15
 Février le tems ne fut pendant quelques
 jours de suite si doux & si favorable que

12 JOURNAL HELVETIQUE.

vous n'avez rien à risquer en leur laissant cette liberté.

Une règle importante, & qu'il ne faut pas oublier, sur tout pour les deux ou trois premières sorties, est que ce ne doit jamais être un beau soleil qui vous engage à leur donner la liberté, mais uniquement la disposition de l'air qui doit être nécessairement doux & favorable, & surtout passablement calme autant qu'il est possible; ce qu'on sera en état de décider soi-même par l'impression de l'air extérieur, aussi bien qu'au moyen d'un thermomètre.

Si le soleil & une douce température de l'air, peuvent se rencontrer ensemble, à la bonne heure, elles en seront plus vigoureuses, mais sans cela, le soleil aura un air froid, en fera périr un tiers de celles qui sortiront. Je dis de celles qui sortiront, car elles ne sortiront pas toutes une première, ni même une seconde fois; j'en ignore la raison. Celle qu'on pourroit soupçonner, ne seroit sans doute que le plus ou moins de vigueur, en sorte que les plus foibles sortiroient plus tard, & quand l'air a eu le tems de s'échauffer de plus en plus. J'en ai vu plusieurs de différentes ruches, sortir encore avec le ventre gros, & venir se vuidier, soit à l'entrée des ruches, soit sur les planches

qui les soutiennent, ou sur les feuilles & autres apuis voisins, & cela trois ou quatre jours, après avoir vû sortir les autres en grand nombre pendant ces trois ou quatre premiers jours consécutifs: En sorte que tous les jours j'en vois de la même ruche venir se vider de même.

Si vous n'êtes donc pas attentifs à ne les lâcher que par un tems convenable, votre ruche dépérira à vue d'œil, la faiblesse où elles seront alors ne leur permettant pas encore de s'exposer en pleine campagne comme elles pourront le faire plus tard. Depuis dix ans que j'ai des Abeilles, & que je les observe avec des yeux attentifs & curieux, j'ai perdu plus de vingt ruches, faute d'avoir observé cette règle. Non seulement, je voyois dépérir ces ruches de jour en jour, mais j'en trouvois encore des quantités prodigieuses de mortes & de malades dans tous les environs des ruches, que le froid dont elles se sont trouvées saisies ne leur avoit pas permis de regagner. Toutes celles qui se feront posées à l'ombre derrière un baton, une feuille, une haie ou toute autre chose, quoique le soleil soit beau & brillant périront infailliblement, le soleil ne pouvant les rechauffer: C'est sur-tout cet inconvénient, qui dans ces circonstances en

fait mourir le plus grand nombre; car quoique l'air soit froid, à moins qu'il ne le fut absolument trop, si le soleil donne toujours sur une Abeille qui seroit tombée à terre par foiblesse, la chaleur naturelle du soleil lui rendra sa première vigueur: c'est ce que j'ai éprouvé plusieurs fois.

On trouvera probablement que jusqu'ici j'ai été un peu diffus, mais c'est que j'ai cru ne pouvoir trop appuyer sur des faits essentiels que j'ai si souvent observés.

Passons maintenant aux moyens de leur fournir une nourriture, & qui leur soit propre. C'est encore un point essentiel sur lequel il est difficile d'établir une règle certaine qui ne soit point sujette à tous les inconvéniens dont les autres sont susceptibles.

J'ai dit plus haut que pour avoir eu trop de confiance à un tems serein, & à un soleil brillant, j'avois perdu plus de vingt ruches, mais je peux dire ici que la mauvaise façon de les nourrir & l'ignorance où j'étois des moyens de prévenir à propos cette disette, m'en ont fait perdre plus de 40. Car en un seul printems de vingt que je nourrissois suivant les méthodes indiquées, il m'en est péri quatorze de cinq à six espèces à la fois. Car j'ai eu jusqu'à quatre vingt dix ruches, & j'ai

été six à sept ans dans cette ignorance, jusqu'à ce que, à force de chercher & de perdre des ruches, j'ai enfin trouvé la méthode dont je me fers.

Si, pour empêcher les autres de faire encore des épreuves inutiles & coûteuses, je voulois rapporter ici tous les moyens dont je me suis servi pour trouver la méthode dont je vais parler, ce que j'ai déjà dit sur un seul article, je veux dire sur la première sortie des Abeilles, ne seroin qu'une petite partie de ce qu'il faudroit que je fesse ici, & je composerois un livre aussi gros que celui de M. DE REAUMUR.

Comme d'ailleurs, la saison de lacher les Abeilles, & de les nourrir, me presse, je me contenterai aujourd'hui de donner simplement ma méthode, en me réservant de parler dans un autre Mémoire des inconveniens que j'ai rencontrés dans toutes les autres méthodes, les unes en étant plus, les autres moins.

Le seul vrai moyen que j'ai trouvé de donner de la nourriture à celles qui en manquent, est de le faire en une seule fois, pour celles qui n'en demandent que trois ou quatre ou cinq livres, & même six livres, & en deux fois pour celles qui en ont besoin de plus de six livres pour pouvoir gagner les premières fleurs. J'a-

prendrai ailleurs comment je prévienſette diſette, ce qui fait que je ſuis très rarement obligé à préſent de les nourrir après l'hiver.

Je diſ donc que quand elles ont beſoin, je leur donne en une ſeule fois, ce qui leur eſt néceſſaire pour gagner le tems des fleurs; pour cela j'ai fait faire d'abord trois ou quatre hauffes qui ſervent à nourrir une vintaine de ruches, en leur donnant cette nourriture l'une après l'autre, c'eſt à dire, qu'on ne donne à manger qu'à autant de ruches que vous avez de ces hauffes; ſi cependant on vouloit en nourrir un grand nombre à la fois, il faudroit faire faire un plus grand nombre de hauffes.

Ces hauffes ne ſont pas faites comme celles qui compoſent les ruches, ſur-tout celles qui ſont deſtinées à donner à une ruche ſix à ſept livres de miel à la fois. Je voudrois pouvoir abréger d'avantage, mais chaque point de cette opération eſt ſi eſſentiel qu'en négligeant un ſeul point, on s'expoſe à tout perdre: Ce qui m'oblige à m'étendre ici plus que je ne le voudrois.

Si vos ruches ſont de paille, on fera ces hauffes de paille, & de bois ſi vos ruches ſont de bois, quoi qu'on puiſſe les
faire

faire toutes en bois ou en paille, si l'on trouvoit plus de facilité chez soi à l'une qu'à l'autre de ces deux méthodes.

Comme j'ai des ruches de plusieurs espèces, que j'en ai de bois & que j'en ai de paille & d'éclisse, je parlerai d'abord de celles de bois, faites comme celles que décrit M. PALTEAU, à quelques différences près, que j'ai faites: Ces ruches étant quarrées, les hausses dont je parle, doivent l'être aussi. La différence de celles-ci à celles des ruches mêmes, consiste en ce que celles qui sont destinées à donner de la nourriture aux Abeilles sont assez grandes pour renfermer dans leur intérieur un vase de terre ou de bois capable de contenir six à sept liv. de miel à la fois. Pour cela je les fais faire de quatre pouces & demi de hauteur, & de quinze à seize pouces de largeur. Comme les ruches n'ont que douze à treize pouces quarrés, & qu'elles entrent conséquemment dans ces hausses qui en ont quinze à seize, je fais mettre sur les bords d'un des côtés de ces hausses des petites planches de deux ou trois pouces de largeur & de la longueur de la hausse: Au moyen de quoi je ne laisse dans le milieu de cette hausse qu'une ouverture de huit à dix pouces

par laquelle passent les Abeilles en enlevant leur nourriture.

On fait la même chose pour les hausses de paille destinées aux ruches de paille & d'éclisse; comme celles ci sont rondes, on fait ces hausses rondes, & plus larges que les ruches, & on fait régner le long d'un des bords intérieurs, un cordon de deux ou trois pouces de largeur qui ne laisse encore qu'une ouverture de huit à dix pouces. Je dis de huit à dix pouces, & non précisément d'une telle grandeur; afin de pouvoir le faire servir à toutes les ruches; & les unes sont plus larges & les autres plus petites.

Sur ce que j'ai dit plus haut, que je donnois à mes Abeilles, jusqu'à sept livres de miel à la fois ceux qui n'ont pas fait ces expériences avec autant de soin & aussi souvent que je les ai faites, (& les trois quarts & demi de ceux qui élèvent des Abeilles, ne le savent pas encore) me demanderont d'abord s'il est donc vrai que contre le sentiment commun des gens de la campagne, les Abeilles au lieu de se créer de miel, & de le gater en pure perte, ce sont leurs termes, en font effectivement leur profit, & aillent le déposer dans leurs alvéoles, ou, pour parler comme eux, dans les pots de leurs

gateaux de cire. A quoi je leur réponds que, sans être obligés à de nouvelles épreuves, ils peuvent en être assurés. Revenons à nos hausses.

Ces hausses étant faites, & vous disposant à donner, par exemple, six livres de nourriture à une ruche, vous mettez dans votre vase, qui doit être plat, pour le moins, cinq livres de miel quel qu'il soit, grainé ou non, (je dirai plus bas que cela n'y fait rien,) & sur ces cinq livres de miel, vous mettez une livre d'eau ou de vin, cela m'a toujours paru à peu près indiférent, seulement le vin doit être vieux. Vous faites chauffer le tout sur le feu jusqu'à-ce que le miel soit bien fondu, mais sans laisser bouillir la liqueur. Alors vous ôtez de sa place la ruche à nourrir, vous y mettez votre vase, après avoir eu soin de couvrir la liqueur d'un nombre de petits morceaux de cire en couteaux, gros chacun comme une petite noix, suffisant pour empêcher les Abeilles de s'y noier. Vous placez ensuite votre hausse, en observant de faire en sorte que votre vase touche cette hausse en deux points, & sur-tout sur le devant de la ruche, pour donner aux Abeilles plus de facilité à monter & à descendre, & enfin vous mettez

vôtre ruche entr'elle & la hausse, pour donner un peu d'air aux Abeilles qui vont bientôt s'y donner un grand mouvement.

Alors vous boucherez l'ouverture qui sert d'entrée à la ruche, & toutes les autres qui pourroient s'y trouver, car il ne faut point qu'une seule Abeille puisse sortir de la ruche, ni qu'une étrangère puisse y entrer. Vous donnerez ensuite quelques coups avec la main ou avec autre chose sur la ruche, pour réveiller les Abeilles, & les engager à descendre plutôt, & vous les entendrez un quart d'heure après, faire un beau tapage dans leur ruche: Vous n'ôterez ensuite le tout que le lendemain vers les trois heures après midi.

1°. Comme tout ceci est déjà trop long, je me bornerai dans cette partie de mon mémoire, à ajouter que quand vous leur donnerez cette nourriture, il faut qu'elle ne soit ni trop chaude ni trop froide, c'est à dire, qu'elle soit tiède. 2°. Je dirai encore que si le tems est alors favorable, on peut leur donner la liberté de sortir, en ne leur laissant qu'une petite entrée de quatre à cinq lignes, mais il faudra avoir soin de faire cette opération à dix heures du matin environ, afin qu'elles aient le tems d'aller & de venir pendant la journée, car si vous leur donniez vers le soir,

& que vous leur laissassiez la liberté de sortir, il n'en reviendrait pas la moitié. J'apporterai dans le cours de l'ouvrage les raisons de toutes ces attentions.

3°. Si cette ruche étoit foible en monde, comme disent les gens de la campagne; il faudroit la boucher totalement; de crainte du pillage.

4°. Si le tems n'est pas propre pour les laisser sortir le jour de cette opération, il faut, dès le matin boucher cette ruche, de crainte de perdre celles qui seroient en campagne, lorsque vous boucheriez la ruche, en leur donnant cette nourriture. ↓



LE BON TUTEUR,

O U

L'EDUCATION DE L'AMITIE'.

LE sage ARISTE avoit obtenu la plus flatteuse récompense de la vertu, l'estime publique & la confiance de ses amis. S'il tiroit quelque'avantage d'une opinion si favorable, c'étoit la faculté de faire sans cesse de bonnes actions. Semblable à un Héros qui, sortant du Cirque, partageroit à des infortunés le fruit de ses travaux & de son triomphe, qu'il augmenteroit encore par un si noble usage : ARISTE n'apliquoit point à son intérêt personnel, pas même à son amour propre, la considération dont il jouissoit à la Cour comme à la Ville. Lorsqu'il sollicitoit des graces, il étoit sûr de les obtenir, parce qu'il n'abuloit jamais de son crédit, & que sa sagesse moderoit toujours sa bienfaisance; mais s'il demandoit avec circonspection; il servoit avec zèle, & la mauvaise honte d'un refus n'arrêtoit jamais une demande qu'il croioit

juste. Cependant, de tous les services qu'il rendoit à ses amis, de tous les biens qu'il répandoit sur ses concitoyens, ceux qu'il tiroit de ses propres moyens, flatoient le plus son cœur, & jamais les secours étrangers n'étoient employés, lorsqu'il pouvoit en procurer lui même; il se plaisoit, surtout, à prévenir par ses conseils ce fleau de la société, qui sépare les plus chers amis, qui divise les plus nombreuses familles, dont le remède même est un poison lent qui attaque toutes les facultés, qui détruit toutes les ressources, & qu'il n'est plus tems de réparer lorsqu'on en a fait usage une fois. ARISTE détestoit donc l'afreuse chicane, & prenoit soin d'éloigner de ses amis tout ce que l'on nomme procédures: Il calmoit les animosités, accordoit les différends, concilioit les intérêts, aussi étoit-il l'arbitre de tous ses amis: Il étoit infatigable dans ses soins, comme inépuisable dans ses bienfaifances; tant de belles qualités lui avoient, comme je l'ai dit, mérité la confiance générale, mais plus particulièrement celle du Chevalier DE MURCEY, Officier respectable par ses services, & de ROBERT MAURICE, Négociant estimable par sa probité; car ARISTE prenoit ses amis dans tous les

états, & le seul titre qu'il exigeoit étoit celui d'honnête-homme.

MAURICE & MURCEY avoient, en mourant, confié à leur cher ARISTE ce qu'ils avoient de plus précieux, l'éducation de leurs enfans, & le soin de leur fortune. Le premier de ces deux amis avoit laissé un fils de dix-huit ans, & le second une fille de seize.

Cet emploi pénible avoit d'abord été accepté avec satisfaction par ARISTE, qui se promettoit de faire passer sur les enfans le tendre attachement qu'il avoit eu pour leurs parens, seul moyen de se consoler de leur perte; mais le caractère de ses élèves lui fit bientôt entrevoir de grandes difficultés, qu'il n'avoit pas prévues.

Si notre ARISTE, comme la plupart des tuteurs, s'étoit contenté de veiller à la gestion des biens de ses pupilles, & de leur en rendre un compte exact à leur majorité, sa tâche auroit été facilement remplie; mais il vouloit leur préparer des jours heureux, en formant leur esprit & leur cœur.

Il s'aperçut facilement que le jeune MAURICE, auquel il laissoit une somme abondante pour ses plaisirs, se les refusoit tous pour accumuler en secret: A dix-huit ans, dans l'âge des passions, lorsque l'économie

Pemporte, elle ne tarde pas à dégénérer en avarice.

Le sage Tuteur voulut préserver son élève de ce vice fordide, si contraire au bien de la société, & si déshonorant pour celui qui s'y livre; non seulement il l'avertit devant les yeux des autres hommes, secrètement indignés de ne pouvoir en espérer aucun secours, mais encore il multiplie les soucis & les inquiétudes de la vie en même tems qu'il en écarte les douceurs. LA BRUYERE dit que c'est un oubli de la gloire; & l'on peut ajouter qu'il ne mène que trop souvent à celui de l'honneur; insensible à la réputation, à l'amitié, aux plaisirs, l'avare est presque toujours incorrigible, & c'est inutilement que les plus célèbres Auteurs ont de tous les tems laché des traits contre lui.

ARISTE n'oublia donc rien pour arrêter dans le jeune MAURICE les effets de cette passion aussi honteuse qu'insatiable, d'autant plus que ce jeune homme, sage, doux & modeste, possédoit presque toutes les bonnes qualités.

Mademoiselle DE MURCEY, à peu près du même âge, avoit le défaut opposé, & montrait au contraire, une bienfaisance aveugle & voisine de la prodigalité. Il étoit plus facile au Tuteur de s'opposer à

celui-ci , en refusant de fournir aux dépenses de sa pupille ; mais contraindre son penchant n'étoit pas le détruire ; & bientôt maîtresse de le suivre , elle s'y seroit livrée avec d'autant moins de réserve , qu'elle auroit éprouvé plus de contradiction.

Aussi ne fut-ce pas le parti qui parut à ARISTE le plus convenable ; loin d'employer l'autorité , il n'usa pas même de la représentation ; & loin de s'opposer aux inclinations de MAURICE & de MURCEY , il parut les flater , afin de pouvoir s'en rendre maître.

Les biens de MAURICE , qui étoient considérables , auroient été beaucoup mieux placés dans les mains généreuses de Mademoiselle DE MURCEY , dont la fortune médiocre couroit le risque d'être bientôt dissipée , & n'auroit , au contraire , fait que s'accroître par l'œconomie de MAURICE ; mais tous deux n'en avoient qu'une connoissance imparfaite , parce qu'elles consistoient l'une & l'autre , pour la plus grande partie , dans des papiers qui avoient été remis secrètement par les pères entre les mains d'ARISTE , pour qu'il en usât selon sa prudence ordinaire. Il ne manqua pas de profiter avantageusement de cette circonstance favorable , & de l'employer utilement à ses desseins. Flattant , comme je

J'ai dit, le penchant de MAURICE, il l'engagea à placer une partie de sa fortune dans différentes affaires, qui ne pouvoient manquer de produire de grandes sommes, & il mit l'autre sur des vaisseaux, qui devoient rapporter plus de quatre cens pour cent aux intéressés.

ARISTE se flatoit d'abord que la perspective, & presque la certitude d'une fortune immense, engageroit le jeune homme à se livrer aux plaisirs convenables à son âge, d'autant plus qu'il avoit remarqué qu'il ne s'y refusoit pas lorsqu'il ne lui coutoient aucune dépense; pour cet effet ARISTE lui fit voir des gains considérables, pour l'engager à se relacher sur son économie; au contraire, la soif de l'or, l'hydropisie des richesses, s'étoient emparés de ce jeune avare, & les vastes projets de fortune qu'il méditoit, pouvoient à peine satisfaire sa cupidité; mille coffres forts auroient été plutôt remplis que ses desirs; mais semblable à la Laitière de LA FONTAINE, il ne s'attendoit pas à les voir si tôt trahis, & ses espérances évanouies.

Les associés firent banqueroute, les entreprises furent décréditées, & les vaisseaux périrent les uns après les autres, sans qu'aucun put arriver au port.

Ruiner un homme pour lui apprendre

à mépriser les richesses, c'est une vue très philosophique; mais pour lui enseigner à en faire un bon usage, c'est un moyen plus singulier & qui n'est pas moins sûr ARISTE s'en servit avec succès, & l'amour même le féconda dans ses desseins.

L'habitude de se voir avoit fait naître entre le jeune MAURICE & Mademoiselle DE MURCEY, un sentiment plus tendre, mais que l'extrême opposition de leurs caractères avoit toujours empêché de se développer.

La perte de la fortune de MAURICE fut plus sensible à Mademoiselle DE MURCEY que la sienne propre; & l'affliction qu'il en laissa voir, acheva de découvrir au tuteur ce qu'il avoit déjà soupçonné. Sa conduite avoit été très-différente avec elle; au lieu de l'engager à augmenter sa fortune, il lui avoit procuré tous les moyens de la dissiper, en fournissant à ses prodigalités; & au moyen de quelques centaines de louis qu'elle avoit reçus & dépensés sans compter, il parvint à lui persuader qu'il lui restoit à peine de quoi subsister, & que le paiement de ses revenus étoit retardé pour plusieurs années. Cette nouvelle fut très affligeante pour Mademoiselle de MURCEY, qui venoit prier son Tuteur de partager tout ce qu'elle possédoit avec l'infortuné MAURICE.

Ce fut alors qu'après avoir applaudi à cette offre généreuse, il lui fit sentir toute l'indiscrétion de sa conduite, qui la mettoit hors d'état d'exécuter une action si louable & si satisfaisante. Après avoir encore augmenté ses regrets par une peinture touchante de la situation à laquelle MAURICE se voyoit réduit, il fit connoître à Mademoiselle de MURCEY que la générosité doit être éclairée par la sagesse, & que cette vertu, la première & la plus utile à la société, prodiguée sans distinction & sans choix, n'est plus qu'une foiblesse sans mérite & sans effet.

ARISTE ajouta tout ce que sa prudence & son zèle purent lui fournir en ce moment, pour faire sentir à la sensible MURCEY l'importante différence de la bienfaisance à la prodigalité. Cette excellente morale n'auroit peut être produit qu'un effet passager sur l'esprit de sa jeune élève dans toute autre circonstance, mais ARISTE avoit su choisir le moment favorable, & le cœur de sa pupille attendri par ses propres sentimens, se laissa facilement pénétrer de ces utiles leçons. Quand on a parlé au cœur, on se fait facilement écouter de l'esprit.

Mademoiselle de MURCEY fut touchée jusqu'aux larmes, non des reproches de

son Tuteur, mais des torts qui les lui avoient mérités; elle promit sincèrement, & dans toute l'effusion dont son ame sensible étoit capable, de se conduire désormais uniquement par les conseils de son cher Tuteur. Eh bien! lui dit il, en l'embrassant tendrement, tout est réparé; vous connoissez ma fortune, elle est considérable, parce que mes dépenses sont médiocres, recevez, non pour vous, mais pour vôtre ami, tous les secours qui lui seront nécessaires; offerts de vôtre main ils lui seront plus précieux, & vôtre conduite présente fera une leçon utile pour la sienne à venir; qu'il apprenne l'usage que l'on doit faire des richesses, qu'il sente le prix des vertus réunies à la beauté, & qu'il éprouve les plus vifs regrets de n'avoir pas mérité vos bontés, en les prévenant par l'offre de sa fortune, & en résistant au penchant de son cœur, qui, depuis long tems, est à vous, mais que son insatiable cupidité a si honteusement retenu. Cependant si je veux augmenter son repentir, je veux diminuer les peines; vous aimez les arts agréables, les plaisirs, nous les rassemblerons ici; leur variété dissipera la tristesse, & ce que nos amusemens auront commencé, vos charmes sauront l'achever. Il n'y a point de

chagrins que le tems & les plaisirs ne calment tôt ou tard, & point de pertes dont l'amour & l'amitié ne consolent.

Mademoiselle de MURCEY saisit avec transport le projet d'ARISTE, qui étoit selon son cœur; mais elle refusa de recevoir la gloire d'un bienfait, dont le prix ne devoit pas lui appartenir. Elle vous est légitimement dûe, lui répondit ARISTE, puisqu'elle vient d'un mouvement de vôtre cœur, & que vôtre dessein étoit de l'accomplir; vous avez le mérite d'avoir conçu ce projet généreux, je n'ai que celui d'en fournir les moyens: D'ailleurs, si mon amitié, mon zèle, la promesse que j'ai faite à vos parens de veiller à vôtre bonheur, me donnent quelque autorité sur vous, c'est en ce moment que je veux en faire usage, parce que cette circonstance est absolument nécessaire à vôtre satisfaction réciproque; en un mot, je l'exige, ou j'abandonne tous nos projets.

Mademoiselle de MURCEY se soumit, & par obéissance pour les volontés de son Tuteur, & par confiance dans la sagesse de ses desseins.

Ce ne fut qu'avec la plus grande précaution que les plaisirs furent appelés à la consolation du jeune MAURICE, qui d'abord s'étoit montré inconsolable, leur tu-

32. JOURNAL HELVETIQUE

multe, en aigriſſant ſes chagrins, n'au-
roit fait qu'accroître ſes douleurs.

Le doux charme de l'harmonie adoucit
le premier ſes peines; Mademoiſelle de
MURCEY avoit la voix belle, chantoit avec
un goût infini, jouoit aſſez bien de preſ-
que tous les inſtrumens, & ſupérieure-
ment de quelques uns; on aſſembla des
amateurs; MAURICE prit inſenſiblement du
goût à leurs concerts & s'y mêla bientôt
lui-même. Il fit plus, il alla juſqu'à vou-
loir chanter l'Ariette: *Je ſuis un pauvre
miſérable*, ſur laquelle il plaifanta beaucoup,
dans la crainte, ſans doute, qu'on ne le
plaifanta un peu; car on ſe fait toujours
moins de mal en ſe châtiant ſoi même,
on frappe à côté.

MAURICE qui deſſinoit paſſablement, ai-
moit les tableaux, & en avoit même plu-
ſieurs d'aſſez bons maitres, parce qu'il les
avoit achetés à bon marché, & qu'il avoit
oui dire que l'on faiſoit de grands gains
dans ce brocantage.

ARISTE n'oublia pas de relever ce goût
pour la peinture; on viſita les cabinets,
on parcourut les galleries, on alla voir
les monumens, & bientôt MAURICE de-
vint ce qu'on appelle un amateur, ce qui
annonce du goût, & ne ſuppoſe pas toujours
des

des connoissances ; mais on n'a pas besoin de lumieres pour être enthousiaste, & l'on peut remarquer dans tous les arts & dans toutes les sciences, que ceux qui se passionnent le plus, sont ceux qui les possèdent le moins ; d'ailleurs comme il n'étoit pas question de faire un virtuose ni un antiquaire de MAURICE, mais un homme du monde, & de le livrer à des goûts agréables, pour le délivrer d'un penchant honteux, ARISTE & sa pupile voyoient avec satisfaction leur projet s'exécuter au gré de leurs désirs.

Enfin les lettres achevèrent ce que les arts avoient commencé, & Mademoiselle de MURCEY qui auparavant n'aimoit pas autrement l'étude, & auroit préféré un bal aux plus excellens livres s'y livra avec une ardeur incroyable ; double avantage qu'ARISTE recueillit de l'adresse de ses moyens.

Les Auteurs les plus célèbres, & surtout les plus aimables, furent appelés & fêtés chez lui ; leur conversation vive & animée développa chez les jeunes gens mille idées qu'ils n'avoient encore conçues que confusément ; leur esprit se forma, leurs connoissances s'étendirent, & charmés de leurs progrès rapides, ils trouvoient chaque jour dans ce qu'ils venoient

d'apprendre un nouvel appas pour s'instruire davantage.

ARISTE, sur-tout, étoit enchanté lorsqu'il les voyoit écouter avec une attention avide ces discussions qui ne peuvent manquer d'arriver souvent dans une assemblée de gens instruits, sur des questions morales, physiques, ou littéraires, car la dispute des savans est semblable au choc des cailloux, qui produit le feu qui donne la lumière.

Les calculs de l'astronomie, & les expériences de la physique vinrent dévoiler aux yeux de MAURICE les secrets de la Nature, & l'aspect de ses richesses immenses lui firent bientôt oublier celles qu'il avoit perdues.

ARISTE qui ne vouloit pas que son élève se blasât sur les occupations qu'il lui procuroit, ni qu'il prit aucun goût exclusif, avoit soin de varier les occupations trop sérieuses par des plaisirs d'un autre genre. La chasse, la pêche, les autres amusemens de la campagne étoient employés comme des exercices salutaires, & des délassemens agréables; les spectacles eurent aussi leur tour. Ils représentèrent eux-mêmes plusieurs pièces des meilleurs Auteurs, & le choix tomba toujours sur les plus intéressantes. Enfin tout avoit concouru à faire

oublier au jeune MAURICE ses anciennes inclinations, par de nouveaux goûts qui étoient auffi-tôt fatisfaits que déclarés.

La tendre & prévenante MURCEY avoit eû foin de lui former une bibliothèque, choisie par les confeils d'ARISTE; cet ami lui avoit acheté des chevaux, un équipage de chasse, des armes, des instrumens de musique, de mathématique, de physique, des curiosités naturelles; s'il avoit admiré un tableau chez un marchand, le lendemain il le trouvoit placé dans son cabinet; s'il avoit paru desirer d'entendre quelque virtuose, on le faisoit venir à quelque prix que ce fût; s'il avoit projeté une fête, elle étoit exécutée le lendemain; il sembloit que des Fées attentives étoient sans cesse occupées à remplir ou prévenir ses desirs.

MAURICE enchanté se livroit avec transport à ce nouveau genre de vie, & le goûtoit avec d'autant plus de satisfaction, que ses goûts long-tems captivés par son premier penchant, sembloient se multiplier chaque jour par la variété de tant de jouissances délicieuses; mais une réflexion que lui inspira sa délicatesse, & que le premier enthousiasme l'avoit d'abord empêché de faire, l'arrêta tout à coup au milieu de ces

divers amusemens. Il connoissoit à peu près la fortune de Mademoiselle de MURCEY; honteux d'avoir abusé si long-tems de sa générosité, il vint la supplier de reprendre les présens dont elle l'avoit comblé, confus de les avoir si peu mérités.

Cette proposition ayant paru sensiblement affliger cette généreuse amie, il consentit à les garder, mais à condition qu'elle voudroit bien les suspendre désormais, & ne lui plus faire sentir ses fautes passées par de nouveaux bienfaits, non que la reconnoissance fût pour lui un fardeau pénible : Mais seulement pour se rendre plus digne de ses bontés, en refusant d'en abuser.

Mademoiselle de MURCEY promit tout, & ne tint rien : Dès le lendemain MAURICE trouva sur sa cheminée un bronze antique qu'il avoit beaucoup vanté la veille; ce fût alors qu'il vint se jeter à ses pieds, & les yeux remplis de larmes, la conjurer de vouloir bien cesser de l'accabler ainsi. Sa reconnoissance lui fournissant naturellement des expressions plus tendres, il lui avoua qu'elle n'étoit pas le seul sentiment qui remplissoit son cœur. Mademoiselle de MURCEY, trop sensible, trop généreuse, & trop vraie pour se permettre la moindre dissimulation, lui avoua, sans

blessé ni la franchise de son caractère, ni la bienfaisance de son sexe, qu'elle se croyoit heureuse de pouvoir contribuer au bonheur d'un homme qu'elle estimoit, & pour qui son Tuteur & son ami approuvoit & partageoit ses sentimens; mais tandis qu'elle étoit en train de lui faire des aveux, & craignant d'ailleurs de ne devoir son cœur qu'à sa reconnoissance, elle ne pût lui dissimuler plus long-tems qu'elle n'étoit que l'instrument des bienfaits de ce cher Tuteur.

MAURICE en qui cette découverte ne pouvoit rien diminuer des tendres sentimens qu'il avoit pris pour l'adorable MURCEY, fut charmé d'augmenter ceux qu'il éprouvoit pour ARISTE; il courut dans ses bras répandre avec un torrent de larmes sa reconnoissance, que le premier instant de son bonheur rendoit encore plus vive & plus touchante; car ce précieux sentiment s'accroit, se double dans la satisfaction, & l'amour heureux change en transports les moindres affections; il semble que le cœur s'étende & que l'ame se multiplie.

Telle étoit la situation du sensible MAURICE, prenant l'un dans ses bras, se jetant aux pieds de l'autre, se relevant, se

prosternant, les baignant tous deux de ses larmes, & ne pouvant suffire aux sentimens dont il étoit pénétré : Mais lorsqu'ARISTE, pour le venger de la trahison de Mademoiselle de MURCEY, lui eut appris qu'il n'avoit fait qu'exécuter le dessein de cette généreuse Amante, il faillit succomber sous le poids de son bonheur ; & la rapidité de ses sentimens échappant à la langueur de ses expressions, il le mit à genoux dans la place où il se trouva, & les yeux fixés, & les mains étendues vers le ciel, il sembloit le prendre à témoin de tous les mouvemens d'amitié, d'amour & de reconnoissance qui bouleversoient son cœur.

ARISTE & MURCEY n'étoient pas moins touchés que lui de son état qu'ils partageoient ; & après l'avoir l'un & l'autre long tems serré dans leurs bras, ils le conjurèrent de mettre des bornes à sa sensibilité. Il y consentit, mais à condition qu'ils en mettroient eux-mêmes à leur générosité. Elle est moins grande que vous ne pensez, lui dit alors ARISTE, qui pouvoit faire fond sur la vérité de sa conversion ; tous les plaisirs dont vous avez joui, toutes les dépenses que j'ai faites, tous les présens que vous avez reçus, coûtent à peine les deux tiers de votre re-

venu , que j'ai encore augmenté : Les pertes que vous croyez avoir faites n'ont pas plus de réalité que les gains que je vous avois fait espérer ; mais ce qui m'en paroît avoir davantage , c'est le changement de vôtre caractère , dont je m'applaudis de tout mon cœur ; entrez dès ce jour en possession de tous vos biens , puisque vous êtes capable d'en faire un bon emploi , car les richesses n'ont rien de méprisable en elles que le mauvais usage qu'on en fait.

A l'instant MAURICE pour prouver à son Tuteur qu'il savoit les bien employer , les offrit à la généreuse MURCEY , qui fit connoître à son tour qu'elle savoit en jouir sans en abuser , après avoir donné toutefois en échange à son cher MAURICE , & sa main & sa personne , que celui-ci estima comme le bien le plus précieux & dont il fût toujourns avare.

L'un & l'autre demeurèrent avec leur sage Tuteur , qui leur procura des jours fortunés , en continuant d'employer leurs passions au profit de leur bonheur.

C 4

Nota. J'avois depuis long-tems conçu l'idée de ce Conte d'une manière très-imparfaite , à la lecture d'une fable que j'entendis

tendis à une séance de l'Académie Francoise par M. le Duc de N... la développa tout à coup, & c'est à ce Seigneur, qui cultive les Lettres, & qui les honore, que je suis redevable de tout ce que ce petit Ouvrage contient de moral & d'intéressant. Si je me suis plû à l'étendre pour le donner au public, c'est que j'ai pensé que dans des mains plus habiles, il pourroit fournir le sujet d'une excellente Comédie.





L E T T R E

A M. VAUTHIER.

 M O N S I E U R !

Vous êtes, pour le moins surpris, que votre critique anonime tarde tant à vous répondre, sur-tout après la franchise de votre procédé. Il l'auroit fait plutôt, si les occupations indispensables de sa vocation, (l'éducation de la jeunesse) accumulées dans le mois passé, ne l'en avoient pas empêché. Plus libre maintenant, il se hâte de s'acquitter.

Me voilà, Monsieur, tout consolé de ne pouvoir plus espérer le prix de l'Académie de Bezançon, supposé que jamais j'aie pû y prétendre. Elle m'en a procuré un autre que j'estime bien autant, le plaisir de connoître un Auteur modeste, que jamais la critique n'irrite & qu'elle ne décourage point. C'est un vrai phénomène littéraire, & rare même dans la haute Région de la Littérature. Malheureusement

ce plaisir est altéré par le regret de ne pouvoir cultiver de près cette bonne connoissance. La distance des lieux, & nos occupations respectives y mettent pour le présent des obstacles. Mais, suivant une de nos trivialités helvétiques, *les hommes se rapprochent & se rencontrent plutôt que les montagnes*: Peut être, un jour, & je le souhaiterois de bon cœur, nous pourrions converser de plus près, & avec plus de plaisir, que par écrit. La différence de nos cultes ne nous éloigneroit sûrement pas. Tous les deux Disciples & Ministres de Christ, amis de la vertu & des Lettres; voila des relations suffisantes pour former des liaisons indépendantes des opinions.

En attendant la réalité de cette espérance, je profiterai avec plaisir du seul moyen de dédommagement qui me reste, & je commencerai par vous remercier avec sincérité, Monsieur, de vos avis & de vos observations. Si j'en avois été blessé, si je voulois avoir absolument raison; je pourrois chicaner, distinguer, vetiller, dire que les fautes tirées du stile sont des inadvertances, que les exemples tirés de l'Écriture sont les plus authentiques, que le stile de Sermon vaut bien celui de Discours &c: Point du tout: Je conviens de mes torts avec franchise, & de la justesse

de vos remarques avec gratitude, sans approfondir la question, peut-être inutile, si l'unité étoit observée dans le sujet proposé, s'il pourroit y être ramené, & si, quoi qu'en dise l'ami HORACE qui n'étoit pas infallible, il n'est pas possible de faire un bon Discours sans unité.

Mais, j'ai à me plaindre de vous, Monsieur, ou plutôt à m'en louer trop. Je vous avois demandé une critique plus détaillée de mon Discours, des idées, des raisonnemens, de la liaison, de la texture, en un mot de ce qui le constitue proprement; & vous ne vous attachez presque qu'au stile, qui n'en est que la forme le vernis, pour ainsi dire, au reste, c'est en quoi je vous ai, peut être, le plus d'obligations; vous n'avez pas voulu m'humilier trop, & publiquement. Si cela est je vous en suis très obligé; mais votre politesse, & votre aménité auroient sans doute adouci les traits que le goût & la vérité vous auroient mis en main, & sans cela même, j'aurois été assez Stoïcien pour les recevoir tranquillement. Que si vous voulez absolument me ménager, ayez la bonté de m'adresser en particulier vos observations, j'en profiterai avec reconnoissance pour me perfectionner quant à la chaire; car quant aux couronnes académi-

ques, j'y renonce, malgré vos conseils charitables à cet égard. Ma plume est trop pesante pour espérer de lui donner jamais cette légèreté qui charme les beaux esprits du siècle. Je craindrois trop, d'ailleurs, de la porter dans des Discours religieux, où l'on doit trouver des fruits plutôt que des fleurs.

Voudriez-vous bien aussi, Monsieur, ajouter à ces remarques détaillées que j'attens de votre complaisance, l'exposition de ce principe qui peut servir à résoudre la question proposée par l'Académie de Bezançon, & que vous avez entrevu dans votre cœur. Cette découverte me paroît intéressante en morale. Le principe des vices qui résulte de la prospérité, & celui des vertus qui découvre l'adversité, une fois bien connus, on pourroit, peut-être, en le rectifiant, ou en le modifiant, dans la première de ces deux situations, le rendre une source constante de bonheur. J'avois pensé, que ce principe pouvoit être *l'amour propre*, le grand & unique mobile des actions humaines, qui trop concentré par la prospérité, & n'agissant que pour l'individu qui en jouit, devient ensuite dans l'adversité *amour raisonnable de soi-même*, & s'étend à toute l'espèce, dont le bien résulte sans doute de la combi-

raison de celui de tous les individus. Mais je n'avois rien pensé de neuf. On fait cela de tout tems ; & la difficulté qui reste, c'est d'indiquer comment on pourroit engager les hommes à faire de cet amour propre un moyen de se perfectionner eux-mêmes, & un motif, pour communiquer leur bonheur aux autres. C'est la pierre philosophale de la morale. On ne la trouvera vraisemblablement que dans une autre vie ; mais il est bon de la chercher dans celle-ci. On fait chemin faisant, des découvertes utiles pour les mœurs, tout comme on en a fait en chimie d'avantageuses pour les arts, en cherchant à opérer la transmutation des métaux.

Vous me faites, Monsieur, bien de l'honneur de me croire Poète. Je fais cas de la poésie, il est vrai ; mais heureusement pour le public, pour mes amis, & pour moi-même, c'est plutôt en amateur qu'en Artiste. J'aurois cependant pû, comme bien d'autres, *versifier* ou plutôt *vermifier* ; (passez moi, je vous prie, ce jeu de mots, il me paroît exprimer assez bien la marche rempante de la plûpart des vers anciens & modernes.) Mais ce ne sont point, suivant moi, la mesure, la rime, & les inversions qui construisent les attributs de la poésie. Ce sont les ima-

ges, les figures, le nombre, l'harmonie du stile, la noblesse des expressions, & sur-tout le sublime des pensées, cet enthousiasme, ce feu inexprimable qui embrase l'ame, qui vivifie tous les objets, & non ces entraves ennuyeuses qui faisoient dire avec raison au maître de l'art poétique François :

*Maudit soit le premier dont la verve insensée ,
Dans les bornes des vers , renferma sa pensée.*

Malgré tous ses lauriers poétiques, BOILEAU sentoit combien il est ridicule de vouloir assujettir une langue pauvre, peu harmonieuse, & peu susceptible d'inversions, à des règles austères faites pour des Langues plus riches en tous sens. Aussi la prosodie françoise n'a pas cessé d'asservir ses vers à la césure, à la longueur, & à la brièveté des sillabes qui forment la versification grecque & latine. Elle a substitué la cadence & la rime, agréables dans un sens, fatigantes dans l'autre; & souvent tellement incompatibles avec la raison que de mille vers, un quat, tout au plus, rend les pensées aussi bien que la prose, & le reste les exprime beaucoup plus mal. Voilà, peut être, pourquoi on a appelé la poésie versifiée la *Langue des*

Dieux, vû la difficulté que les hommes trouvent à s'en servir.

On prétend que la versification donne plus de noblesse, de chaleur, de vérité aux idées & aux expressions. Je ne fais; mais j'éprouve autant de sensibilité à la lecture de TELEMAQUE, du TEMPLE DE GNIDE, de JOSEPH &c, qu'à celle de *la HENRIADE*, du LUTRIN, & de VERVERT. Et pour rendre la comparaison plus juste, il me semble qu'il y a pour le moins autant d'énergie, & de vraie poésie dans les traductions de POPE, que dans celles qui sont en vers. La même supériorité, ou du moins égalité, se trouve, suivant moi, dans tous les autres genres, sur-tout dans le didactique, ou la versification est rarement supportable. Cet abus est encore plus sensible dans le genre dramatique. Je ne conçois pas pourquoi, dans un siècle que l'on peut appeler *de lumière*, sur-tout pour les sciences & les arts frivoles, quand il est question de représenter les discours des hommes, le plus vraisemblablement qu'il est possible, on les fait parler avec une modulation qu'ils n'employent jamais dans leurs conversations, & précisément dans des circonstances où les passions qui les agitent ne leur permettent sans doute pas de les exprimer avec cet arrangement mé-

thodique. Ce renversement est tellement contre la nature des choses, que les Auteurs font tout leur possible, pour que l'on ne s'aperçoive ni de la cadence, ni de la rime des vers. Pourquoi donc leur donner cette peine inutilement? J'aime-rois autant que l'on mit sur un miroir une gaze artistement brodée, qu'il faudroit lever pour se servir du miroir. J'avoue franchement, au hazard d'être traité d'Ostrogot par les amateurs des vers, qu'avec toute la bonne volonté possible, pour me prêter à l'illusion rythmique, j'ai toujours trouvé infiniment plus de naturel & de vérité dans les pièces en prose, que dans celles en vers, soit à la lecture, soit à la représentation; & j'ai vu beaucoup de gens autant Ostrogots que moi à cet égard. Voici donc ma conclusion: *Il est plus aisé de faire de la bonne prose poetique, que de la bonne poésie versifiée. On ne devrait donc pas se donner plus de peine pour faire moins bien, & l'on pourroit très bien se passer de faire des vers.*

Jugez après cela, Monsieur, si j'entreprendrai de traduire en vers le morceau dont vous me parlez. Il en seroit d'ailleurs peu susceptible, même en prose mesurée, c'est une pièce de raisonnement & de force, plutôt que d'imagination. Et d'ailleurs
comment

J U I L L E T 1768. 49

comment espérer d'atteindre à la concision énergique de l'historien latin ? Un de nos Poètes françois les plus estimés a cependant tenté l'entreprise , j'ignore avec quel succès , mais je viens de voir annoncée dans le Journal des Savans de Février 1768 une *imitation du discours du Scythe à ALEXANDRE tiré de Q. Curce*, par M. DORAT. Ainsi, Monsieur, vous aurez pleine satisfaction.

En voila bien assez sur ce sujet. Tous mes argumens fussent-ils socratiques, n'étoufferoient pas la verve du Poète le plus médiocre, & ne nous épargneront pas un seul méchant vers. D'ailleurs, si la patience est une vertu, elle cesse de l'être quand on l'exerce trop long-tems, & ce pourroit être mon cas. Ne craignez cependant pas, Monsieur, qu'il en soit de même de la mienne. Je recevrai toujours avec grand plaisir, fut-ce même en vers, ce que vous voudrez bien m'adresser.

Monsieur.

Je J'ai l'honneur d'être, vôtre &c.

J. GUX, Ministre du St. Evangile.

A Morges au Pays de Vaud le 7 Juillet 1768.



DES ALLEMANS ET DES MOSCOVITES.

LES Nations du Nord de l'Europe sont moins superstitieuses que celles du Midi : Leur imagination est moins échauffée, & leur jugement plus net : Les Allemands ont eu quelques guerres de Religion ; mais la politique en a toujours été la véritable source. Ils ont un phlegme que les passions même peuvent à peine émouvoir, & qui les attache constamment à l'usage le plus ancien ou le plus sensé. Ils sont encore aujourd'hui tels que les François étoient du tems de la première race de leurs Rois : Leur Gouvernement & leurs mœurs ont éprouvé peu de changement. L'Empire est un grand Fief, dont le chef a pour vassaux plusieurs Souverains unis à la fois, & divisés entr'eux. Les grands Seigneurs y sont extrêmement fiers & jaloux de leur noblesse, le Peuple grossier, robuste & belliqueux, & les savans occupés à compter des livres d'érudition & de droit. Presque tous les Allemands ont pour but de bien boire & de soutenir leurs préroga-

tives ; tout autre intérêt cède à ceux là : La plupart des Princesses y sont élevées dans l'indifférence de la Religion Catholique ou Protestante ; & selon qu'elles épousent un Seigneur de l'une ou de l'autre Eglise , on leur dit la veille de leurs noces : *Mademoiselle, vous irez demain à la messe, ou au prêche, pour tout le reste de votre vie.*

L'Allemagne à beaucoup de Chapelles dont le revenu est très considérable ; on n'y reçoit que des Princes ; ils y boivent largement , & même en l'honneur des morts : On lit à ce sujet, dans un acte de l'Abaye de Kedlimbourg : *Plenius inde recreantur mortui.* Ils s'imaginent apparemment que les morts prennent un grand plaisir à voir boire les vivans.

Ces Peuples ont une superstition assez particulière ; c'est celle de croire aux génies, à la cabale & aux revenans. Plusieurs Allemands sont persuadés qu'il y a des morts qui viennent la nuit succer, & s'engraïsser de leur embonpoint. Le petit livre de l'Abé de VILLARS, intitulé : *Le Comte de GABALIS*, nous a donné une idée de la cabale & des génies. J'observerai en passant que cet ouvrage a eu plus de réputation qu'il n'avoit de mérite ; la plaisanterie n'y est point assez marquée ;

l'air grave y règne trop. On doute quelquefois si l'Auteur badine ou parle sérieusement : Il débute fort bien : *Devant Dieu soit l'ame du Comte de GABALIS &c*, mais il dit qu'ill fut véritablement effrayé des mistères qui lui furent découverts touchant la cabale : On voit un homme qui auroit été aussi foible & aussi crédule que son Héros , si ces fables n'eussent point passé pour absurdes , & s'il n'eut pas vécu dans un siècle où la bonne plaisanterie & la saine philosophie commençoient à ridiculiser & à éclairer les sottises des hommes.

On trouve dans les voyages du Baron de POLNITZ , d'assez bons traits sur les mœurs des Allemands , & sur la manière de vivre de quelques-uns de leurs petits Princes. L'un d'eux , dit il , a soixante femmes de chambre , qu'il fait venir l'une apres l'autre , en les avertissant par autant de sonnettes , dont les cordons de différentes couleurs sont dans son appartement. Un autre n'aime que les basses de viole , & sa chambre en est toute remplie : Un de ces instrumens , dont le manche touche au plancher , est nommé par ce Prince la reine des basses de viole. Le Baron parle aussi d'un troisième qui avoit dans la chambre deux robinets , l'un de vin blanc & l'autre de vin rouge , dont il falloit boire

une douzaine de verres avant que de lui parler ; il craignoit sans doute qu'on n'eût sur lui quelqu'avantage ; c'est à dire , qu'on n'eût plus de raison que lui ; & en cela , il en manquoit moins qu'à l'ordinaire.

Malgré le commerce perpétuel qui règne entre les Peuples de l'Europe , les Allemands conservent encore ce bon sens , cette bravoure & cette franchise qui caractérisoient les Germains leurs braves & illustres ancêtres : Les raffinemens des Italiens & la fausse délicatesse françoise n'ont pas pénétré bien avant chez eux. *Vous voyez peut-être par là , me dira-t-on , faire la satire de leur grossiereté. Si c'étoit mon dessein , répondrai je , je leur imputerois un défaut qui feroit croire qu'ils ont encore bien des vertus.*

Quoi qu'il en soit , ces Peuples qui nous paroissent un peu grossiers , & qui tâchent d'imiter quelquefois nos mœurs & nos goûts ont à leur tour des imitateurs ; ce sont les Moscovites ; encore ont-ils bien de la peine à aprocher de leurs modèles : Ils ont reçu d'eux quelques leçons de discipline militaire ; mais en tout le reste , ils leur sont fort inférieurs. Je vais donner en peu de mots une légère idée de leur ignorance , de leur superstition & de leur esclavage.

Un Ministre Luthérien aiant interrogé quelques uns d'eux sur les moyens dont ils devoient se servir pour gagner la vie éternelle, ils lui répondirent qu'il étoit fort incertain que le ciel fut fait pour eux, & qu'ils le croyoient réservé au Czar & aux grands Seigneurs: Ils craignoient apparemment de les y rencontrer.

Les payfans Moscovites ont des maitres qui souvent les maltraitent fort & les assomment pour la moindre faute: cependant ils ne veulent jamais consentir que le Czar JEAN BAZILE changeat cette coutume, & commuat leur peine en quelque petite somme. Généralement parlant, ils ne font cas que d'une domination impérieuse, & veulent être traités tyranniquement, comme les Parthes, dont parle TACITE qui aimoient à être gouvernés durement, & qui regardérent comme un défaut l'humanité avec laquelle un de leurs Rois, élevé à Rome, leur commandoit.

L'ignorance profonde & volontaire des Moscovites sur toutes choses, provient en partie de ce qu'ils croyent que de s'instruire, c'est entreprendre sur les droits du Souverain, & que nul homme ne doit apprendre ce que le Czar ignore ni ce qu'il sçait.

Quand on a dans ce pays là un voisin qui fait bien ses affaires, on l'attribue au

Saint dont il a chez lui l'image, & on le lui emprunte pour quelqu'argent.

En général, les Moscovites paroissent encore moins instruits des devoirs de la Religion Chrétienne, que ne le sont les Polonois leurs voisins, dans quelques cantons de leur pays.

Plusieurs missionnaires qu'on y avoit envoyés, furent très surpris de n'y trouver dans l'esprit des habitans, aucune notion de la Trinité. Ils s'efforcèrent en vain de leur en donner. Un d'eux s'avisa, pour y parvenir, de comparer ce mystère à une bougie composée de trois choses, de cire, de mèche & de flamme: Il crut, à l'air dont on l'écoutoit, que ses auditeurs avoient enfin compris ce qu'il leur expliquoit, & leur demanda ce que c'étoit que la Trinité: Il n'en put jamais tirer d'autre réponse, sinon qu'il leur sembloit que c'étoit une bougie.

On ne peut disconvenir que les mœurs des Moscovites n'ayent beaucoup changé par les soins infinis du Czar PIERRE I, un des plus grands hommes de son siècle. Quel Monarque est descendu comme lui de son trône, pour donner à ses Peuples l'exemple de l'industrie & du travail? Il apprit tous les arts & tous les métiers, pour por-

ter ses sujets à les cultiver. On l'eut regardé sans doute, & à juste titre, comme le plus grand Roi du monde, si, avec tant de génie & de talens, il eut eu les vertus d'un homme; mais l'humanité lui manquoit.

Quand les Moscovites meurent, on a coutume de leur mettre dans la bouche une petite pièce d'argent, qu'on appelle denier de St. PIERRE.

Je ne sçais s'il est vrai, comme on le prétend, que les nouveaux mariés, en Moscovie, sont souvent sept à huit jours sans pouvoir consommer le mariage, par une opposition tres forte que la nature y a mise du côté des femmes: Ainsi l'on pourroit sans rien craindre, y laisser des jours entiers, une fille seule avec un garçon.

Les femmes Moscovites se parent singulièrement: Lorsque la mode de se mettre des mouches au vilage fut parvenue jusqu'à elles, elles en mirent de très larges, les unes taillées en maisons, les autres en chevaux, quelques unes en arbres; & beaucoup en carrosses.

Tandis qu'on alloit chercher de nouveaux Peuples dans d'autres parties du monde, il y en avoit dans celle que nous habitons, qui nous étoient inconnus. Ce ne fut qu'en 1553 que la Moscovie fut découverte par un Anglois nommé CHANCELER.



S U I T E

D E L' E X T R A I T

D U D I C T I O N N A I R E D E M U S I Q U E

Par J. J. ROUSSEAU.

EFFET. . . . „ C'est le défaut des mau-
 » vais compositeurs & de tous les commen-
 » çans , d'entasser parties sur parties , instru-
 » mens sur instrumens , pour trouver l'effet
 » qui les suit , & d'ouvrir , comme disoit un
 » ancien , une grande bouche pour souffler
 » dans une petite flute. Vous diriez , à
 » voir leurs partitions si chargées , si hé-
 » rissées , qu'ils vont vous surprendre par
 » des effets prodigieux , & si vous êtes
 » surpris en écoutant tout cela , c'est d'en-
 » tendre une petite musique , maigre ,
 » chétive , confuse , sans effet , & plus
 » propre à étourdir les oreilles qu'à les
 » remplir. Au contraire , l'œil cherche
 » sur les partitions des grands maitres , ces
 » effets sublimes & ravissans que produit
 » leur musique exécutée. C'est que les

» menus détails font ignorés ou dédaignés
 » du vrai génie, qu'il ne vous amuse
 » point par des foules d'objets petits &
 » puérides, mais qu'il vous émeut par de
 » grands effets, & que la force & la sim-
 » plicité réunies forment toujours son ca-
 » ractère. »

FANFARE. On trouve ici une obser-
 vation remarquable : » De toutes les trou-
 » pes de l'Europe, les Allemandes font
 » celles qui ont les meilleurs instrumens
 » militaires; aussi leurs marches & fanfa-
 » res, font-elles un effet admirable. C'est
 » une chose à remarquer que dans tout le
 » Royaume de France, il n'y a pas un
 » seul trompette qui sonne juste, & la
 » Nation la plus guerrière de l'Europe a
 » les instrumens militaires les plus discor-
 » dans; ce qui n'est pas sans inconvé-
 » nient. Durant les dernières guerres. les
 » payfans de Bohême, d'Autriche & de
 » Bavière, tous musiciens nés, ne pou-
 » vant croire que des troupes réglées eus-
 » sent des instrumens si faux & si détes-
 » tables, prirent tous ces vieux corps pour
 » de nouvelles levées qu'ils commencé-
 » rent à mépriser, & l'on ne sauroit dire
 » à combien de braves gens des sons
 » faux ont couté la vie. Tant il est vrai
 » que dans l'appareil de la guerre, il ne

» faut rien négliger de ce qui frappe les
» sens.

» FRAGMENS. On appelle ainsi à l'o-
» péra de Paris le choix de trois ou qua-
» tre actes de ballet, qu'on tire de divers
» opéras, & qu'on rassemble, quoi qu'ils
» n'ayent aucun raport entr'eux, pour
» être représentés successivement le même
» jour, & remplir, avec leurs entre actes
» la durée d'un spectacle ordinaire. Il n'y
» a qu'un homme sans goût qui puisse
» imaginer un pareil ramassis, & qu'un
» théâtre sans intérêt où l'on puisse le su-
» porter. »

Cette décision n'est-elle pas un peu se-
vére ? Les actes de nos ballets son autant
de pièces détachées, sans aucune liaison
entr'elles qu'un raport métaphisique com-
munément assez mal imaginé. Trois actes
tirés de différens ballets peuvent former
un spectacle pour l'opéra, comme trois
pièces en un acte, pour la comédie ita-
lienne ou la comédie françoise. Ce ramassis
n'excitera jamais autant d'intérêt qu'une
grande pièce : Mais il semble fort préfe-
rable à nos ballets, parce que les actes en
font mieux choisis & que le mélange des
différens genres de musique offre une va-
riété assez piquante.

» GENIE. Ne cherche point, jeune

„ artiste, ce que c'est que le génie. En
 „ as-tu? Tu le sens en toi-même. N'ert
 „ as-tu pas? Tu ne le connoitras jamais.
 „ Le génie du musicien soumet l'Univers
 „ entier à son art. Il peint tous les ta-
 „ bleaux par des sons; il fait parler le
 „ silence même; il rend les idées par des
 „ sentimens, les sentimens par des accens;
 „ & les passions qu'il exprime, il les ex-
 „ cite au fond des cœurs. La volupté;
 „ par lui, prend de nouveaux charmes;
 „ la douleur qu'il fait gémir arrache des
 „ cris; il brule sans cesse & ne se con-
 „ sume jamais. Il exprime avec chaleur
 „ les frimats & les glaces, même en pei-
 „ gnant les horreurs de la mort, il porte
 „ dans l'ame ce sentiment de vie qui ne
 „ l'abandonne point, & qu'il communi-
 „ que aux cœurs faits pour le sentir. Mais
 „ hélas! il ne fait rien dire à ceux où son
 „ germe n'est pas, & ses prodiges sont
 „ peu sensibles à qui ne les peut imiter.
 „ Veux-tu donc savoir si quelque étin-
 „ celle de ce feu dévorant t'anime? Cours,
 „ vole à Naples écouter les chef-d'œuvres
 „ de LEO, de DURANTE, de JOMELLI,
 „ de PERGOLESE. Si tes yeux s'emplif-
 „ sent de larmes, si tu sens ton cœur pal-
 „ piter, si des treffaillemens t'agitent, si
 „ l'opression te suffoque dans tes tran-

ports, prends le Métastase & travaille;
 son génie échauffera le tien; tu créeras à
 son exemple: C'est là ce que fait ce
 génie; & d'autres yeux te rendront bien-
 tôt les pleurs que tes maitres t'ont fait
 verser. Mais si les charmes de ce grand
 art te laissent tranquille, si tu n'as ni
 délire ni ravissement, si tu ne trouves
 que beau ce qui transporte, oses-tu de-
 mander ce qu'est le génie? Homme vul-
 gaire, ne profane point ce nom subli-
 me. Que t'importeroit de le connoitre?
 Tu ne saurois le sentir: Fais de la mu-
 sique françoise. »

Ce n'est vraisemblablement pas de la
 musique françoise comme le *Dévin du Vil-
 lage*, ni comme *Castor & Pollux* que M.
 ROUSSEAU veut faire composer par cet
 homme vulgaire. Il est dommage qu'un trait
 d'humeur dépare cet article excellent.

» GOUT. Chaque homme, » dit M.
 ROUSSEAU, » a un goût particulier.... Cette
 » diversité vient tantôt de la différente
 » disposition des organes.... tantôt: du
 » caractère particulier de chaque homme,
 » qui le rend plus sensible à un plaisir ou
 » à un défaut qu'à un autre; tantôt de
 » la diversité d'âge ou de sexe, qui tour-
 » ne les desirs vers des objets différens
 » Dans tous ces cas, chacun n'ayant que

» son goût à opposer à celui d'un autre,
 » il est évident qu'il n'en faut point dis-
 » puter.

» Mais il y a aussi un goût général sur
 » lequel tous les gens bien organisés s'ac-
 » cordent, & c'est celui-ci seulement au-
 » quel on peut donner absolument le nom
 » de goût. Faites entendre un concert à
 » des oreilles suffisamment exercées & à
 » des hommes suffisamment instruits,
 » le plus grand nombre s'accordera, pour
 » l'ordinaire, sur le jugement des mor-
 » ceaux & sur l'ordre de préférence qui
 » leur convient. Demandez à chacun rai-
 » son de son jugement, il y a des cho-
 » ses sur lesquelles ils la rendront d'un
 » avis presque unanime : Ces choses sont
 » celles qui se trouvent soumises aux rè-
 » gles ; & ce jugement commun est alors
 » celui de l'artiste ou du connoisseur. Mais
 » de ces choses qu'ils s'accordent à trou-
 » ver bonnes ou mauvaises, il y en a
 » sur lesquelles ils ne pourront autoriser
 » leur jugement par aucune raison solide
 » & commune à tous, & ce dernier ju-
 » gement appartient à l'homme de goût.
 » Que si l'unanimité parfaite ne s'y trouve
 » pas, c'est que tous ne sont pas égale-
 » ment bien organisés, que tous ne sont
 » pas gens de goût, & que les préjugés

» de l'habitude ou de l'éducation changent
 » souvent par des conventions arbitraires,
 » l'ordre des beautés naturelles. Quant à
 » ce goût, on en peut disputer, parce
 » qu'il n'y en a qu'un qui soit vrai;
 » mais je ne vois guères d'autre moyen
 » de terminer la dispute que celui de comp-
 » ter les voix, quand on ne convient pas
 » même de celle de la nature. Voilà donc
 » ce qui doit décider de la préférence en-
 » tre la musique françoise & l'italienne.

» Au reste, le génie crée, mais le goût
 » choisit; & souvent un génie trop abon-
 » dant a besoin d'un censeur sévère qui
 » l'empêche d'abuser de ses richesses. Sans
 » goût on peut faire de grandes choses:
 » mais c'est lui qui les rend intéressantes.
 » C'est le goût qui fait saisir au compo-
 » siteur les idées du poète; c'est le goût qui
 » fait saisir à l'exécutant les idées du com-
 » positeur; c'est le goût qui fournit à l'un
 » & à l'autre tout ce qui peut orner &
 » faire valoir leur sujet; & c'est le goût qui
 » donne à l'auditeur le sentiment de tou-
 » tes ces convenances. Cependant le goût
 » n'est point la sensibilité. On peut avoir
 » beaucoup de *goût* avec une ame froide,
 » & tel homme transporté de choses vrai-
 » ment passionnées est peu touché des
 » gracieuses. Il semble que le *goût* s'at-

» tache plus volontiers aux petites expref-
 » fions , & la fenfibilité aux grandes. »

Ne feroit-ce point la véritable raifon pour laquelle le génie porté à un certain degré eft prefque incompatible avec le *goût*? L'un veut de l'enthoufiafme & l'autre demande une affiette d'ame plus tranquille. De-là vient encore qu'on acquiert tous les jours du *goût* & que le génie s'affoiblit en vieilliffant.

» GOUT DU CHANT. C'eft ainfi qu'on
 » appelle en France l'art de chanter ou
 » de jouer les notes avec les agrémens
 » qui leur conviennent pour couvrir un
 » peu la fadeur du chant françois... Le
 » *goût du chant* confifte auffi beaucoup à
 » donner artificiellement à la voix du chan-
 » teur le timbre, bon ou mauvais, de
 » quelque acteur ou actrice à la mode.
 » Tantôt il confifte à nazillonner, tantôt
 » à canarder, tantôt à chevrotter, tantôt
 » à glapir: Mais tout ce'a font des gra-
 » ces paffagères qui changent fans cefle
 » avec leurs auteurs.

» IMITATION. La mufique dramati-
 » que ou théâtrale conçoit à l'*imitation*
 » ainfi que la poéfie & la peinture: C'eft
 » à ce principe commun que fe rappor-
 » tent tous les beaux arts, comme l'a
 » montré

» Montré M. LE BATTEUX. Mais cette
 » imitation n'a pas pour tous la même
 » étendue. Tout ce que l'imagination peut
 » se représenter est du ressort de la poésie.
 » La peinture qui n'offre point ses ta-
 » bleaux à l'imagination, mais au sens &
 » à un seul sens, ne peint que les objets
 » soumis à la vue. La musique sembleroit
 » avoir les mêmes bornes par rapport
 » à l'ouïe; cependant elle peint tout, même
 » les objets qui ne sont que visibles:
 » Par un prestige presque inconcevable,
 » elle semble mettre l'œil dans l'oreille, &
 » la plus grande merveille dans un art
 » qui n'agit que par le mouvement, est
 » d'en pouvoir former jusqu'à l'image du
 » repos. La nuit, le sommeil, la solitude
 » & le silence entrent dans le nombre
 » des grands tableaux de la musique.
 » On fait que le bruit peut produire l'effet
 » du silence & le silence l'effet du bruit;
 » comme quand on s'endort à une lecture
 » égale & monotone, & qu'on s'éveille
 » à l'instant qu'elle cesse. Mais la musique
 » agit plus intimement sur nous en
 » excitant, par un sens, des affections
 » semblables à celles qu'on peut exciter
 » par un autre; &, comme le rapport ne
 » peut être sensible que l'impression ne

„ soit forte, la peinture dénuée de cette
 „ force ne peut rendre à la musique les
 „ imitations que celle-ci tire d'elle. Que
 „ toute la nature soit endormie, celui
 „ qui la contemple ne dort pas, & l'art
 „ du musicien consiste à substituer à l'i-
 „ mage insensible de l'objet celle des mou-
 „ vemens que sa présence excite dans le
 „ cœur du contemplateur. Non seulement
 „ il agitera la mer, animera la flamme
 „ d'une incendie, fera couler les ruisseaux,
 „ tomber la pluie & grossir les torrens;
 „ mais il peindra l'horreur d'un désert af-
 „ freux, rembrunira les murs d'une prison
 „ souterraine, calmera la tempête, ren-
 „ dra l'air tranquille & serein, & répan-
 „ dra de l'orchestre une fraîcheur nou-
 „ velle sur les boccages. Il ne représente-
 „ ra pas directement ces choses, mais il
 „ excitera dans l'ame les mêmes mouve-
 „ mens qu'on éprouve en les voyant.

MOTTE... „ Les François réussissent
 „ mieux dans ce genre de musique que
 „ dans la française, la langue étant moins
 „ défavorable : Mais ils y recherchent trop
 „ de travail, & comme le leur a reproché
 „ l'Abbé du Bos, ils jouent trop sur le
 „ mot. En général, la musique latine n'a
 „ pas assez de gravité pour l'usage auquel
 „ elle est destinée. On n'y doit point re-
 „ chercher l'imitation comme dans la mu-

» si que théâtrale : Les chants sacrés ne
 » doivent point représenter le tumulte des
 » passions humaines, mais seulement la
 » majesté de celui à qui ils s'adressent, &
 » l'égalité d'ame de ceux qui les pronon-
 » cent. Quoi que puissent dire les paro-
 » les, toute autre expression dans le chant
 » est un contre sens. Il faut n'avoir, je
 » ne dis pas aucune piété, mais je dis
 » aucun goût, pour préférer la musique
 » au plein chant.

MUSIQUE. Cet article contient des re-
 cherches très curieuses sur la musique des
 Grecs & sur tous les prodiges que les an-
 ciens attribuoient à cet art. J'en citerai
 un fait récent, bien plus certain & peut-
 être aussi remarquable. Il s'agit du célé-
 bre RANS-DES-VACHES, que M. ROUSSEAU
 a fait graver à la suite de son Dictionnaire.
 » Cet air étoit si chéri des Suisses qu'il fut
 » défendu sous peine de mort de le jouer
 » dans leurs troupes, parce qu'il faisoit
 » fondre en larmes, désertier ou mourir
 » ceux qui l'entendoient, tant il excitoit
 » en eux l'ardent desir de revoir leur
 » pays. On chercheroit en vain dans
 » cet air les accens énergiques capables de
 » produire de si étonnans effets. Ces effets
 » qui n'ont aucun lieu sur les étrangers,

„ ne viennent que de l'habitude, des
 „ souvenirs, de mille circonstances qui ,
 „ retracées par cet air à ceux qui l'enten-
 „ dent, & leur rapellant leur pays, leurs
 „ anciens plaisirs, leur jeunesse, & tou-
 „ tes leurs façons de vivre, excitent en
 „ eux une douleur amère d'avoir perdu
 „ tout cela. La musique alors n'agit point
 „ précisément comme *musique*, mais com-
 „ me signe mémoratif. Cet air, quoique
 „ toujours le même, ne produit plus au-
 „ jourd'hui les mêmes effets qu'il pro-
 „ duisoit ci-devant sur les Suisses; parce
 „ qu'ayant perdu le goût de leur première
 „ simplicité, ils ne la regrettent plus quand
 „ on la leur rappelle. Tant il est vrai
 „ que ce n'est pas dans leur action phy-
 „ sique qu'il faut chercher les plus grands
 „ effets des sons sur le cœur humain. „

OPERA. „ Spectacle dramatique & lyri-
 „ que où l'on s'efforce de réunir tous les
 „ charmes des beaux-arts, dans la repré-
 „ sentation d'une action passionnée, pour
 „ exciter à l'aide des sensations agréables,
 „ l'intérêt & l'illusion.

„ Les parties constitutives d'un *opéra*
 „ sont, le poème, la musique, & la dé-
 „ coration. Par la poésie on parle à l'es-
 „ prit, par la musique à l'oreille, par la
 „ peinture aux yeux; & le tout doit se

» réunir pour émouvoir le cœur & y porter à la fois la même impression par divers organes.

» ... On ne fauroit entendre les passages des Grecs sur leur manière de réciter, qu'en supposant leur langue tellement accentuée que les inflexions du discours, dans la déclamation soutenue, formassent entr'elles des intervalles musicaux & appréciables : Ainsi l'on peut dire que leurs pièces de théâtre étoient des espèces d'opéra ; & c'est pour cela même qu'il ne pouvoit y avoir d'opéra proprement dit parmi eux. »

» ... Toute leur poésie étoit musicale & toute leur musique déclamatoire : De sorte que leur chant n'étoit presque qu'un discours soutenu, & qu'ils chantoient réellement leurs vers, comme ils l'annoncent à la tête de leurs poèmes ; ce qui par imitation a donné aux Latins, puis à nous, le ridicule usage de dire *je chante*, quand on ne chante point. Quant à ce qu'ils appelloient genre lyrique en particulier, c'étoit une poésie héroïque dont le style étoit pompeux & figuré, laquelle s'accompagnoit de la lyre ou cythare préférablement à tout autre instrument. Il est certain

„ que les tragédies Grecques se récitoient
 „ d'une manière très-semblable au chant,
 „ qu'elles s'accompagnoient d'instrumens &
 „ qu'il y entroit des chœurs.

„ Mais si l'on veut pour cela que ce
 „ fussent des *opéra* semblables aux nôtres;
 „ il faut donc imaginer des *opéra* sans airs:
 „ Car il me paroît prouvé que la musique
 „ grecque, sans en excepter même l'in-
 „ strumentale, n'étoit qu'un véritable ré-
 „ citatif.

„... Dans nos langues vivantes qui se
 „ ressentent pour la plupart de la rudesse
 „ du climat, dont elles sont originaires,
 „ l'application de la musique à la parole
 „ est beaucoup moins naturelle. Une pro-
 „ fodie incertaine s'accorde mal avec la
 „ régularité de la mesure; des syllabes
 „ muettes & sourdes, des articulations du-
 „ res, des sons peu éclatans & moins
 „ variés se prêtent difficilement à la mé-
 „ lodie; & une poésie cadencée unique-
 „ ment par le nombre des syllabes prend
 „ une harmonie peu sensible dans le rhy-
 „ me musical, & s'oppose sans cesse à la
 „ diversité des valeurs & des mouvemens. „

Le récitatif qui suffisoit aux Grecs, par-
 ce qu'il étoit naturel chez eux, n'étant
 pour nous qu'un langage contraint, il a
 fallu amener le plaisir physique au secours

du moral , & suppléer par l'attrait de l'harmonie , à l'énergie de l'expression. „ Ainsi
 „ moins on fait toucher le cœur , plus il
 „ faut savoir flatter l'oreille , & nous som-
 „ mes forcés de chercher dans la sensation
 „ le plaisir que le sentiment nous refuse.
 „ Voilà l'origine des airs , des chœurs ,
 „ de la symphonie , & de cette mélodie
 „ enchanteresse dont la musique moderne
 „ s'embellit souvent aux dépens de la
 „ poésie , mais que l'homme de goût re-
 „ bute au théâtre , quand on le flatte sans
 „ l'émouvoir.

„ A la naissance de l'opéra , ses inven-
 „ teurs voulant éluder ce qu'avoit de peu
 „ naturel l'union de la musique au dis-
 „ cours dans l'imitation de la vie humaine ,
 „ s'avisèrent de transporter la scène
 „ aux cieux & dans les enfers ; & faute
 „ de savoir faire parler les hommes , ils
 „ aimèrent mieux faire chanter les dieux
 „ & les diables , que les héros & les ber-
 „ gers. Bientôt la magie & le merveil-
 „ leux devinrent les fondemens du théâ-
 „ tre lyrique , & content de s'enrichir d'un
 „ nouveau genre , on ne songea pas même
 „ à rechercher si c'étoit bien celui-là qu'on
 „ avoit dû choisir....

„ On vit s'élever par toute l'Italie des

„ théâtres égaux en étendue aux palais des
 „ Rois, & en élégance aux monumens de
 „ l'antiquité dont elle étoit remplie. On
 „ inventa, pour les orner, l'art de la
 „ perspective & de la décoration. Les ar-
 „ tistes dans chaque genre y firent à l'envi
 „ briller leurs talens. Les machines les
 „ plus ingénieuses, les vols les plus har-
 „ dis, les tempêtes, la foudre, l'éclair,
 „ & tous les prestiges de la baguette fu-
 „ rent employés à fasciner les yeux, tan-
 „ dis que des multitudes d'intrumens &
 „ de voix étonnoient les oreilles.

„ Avec tout cela l'action restoit tou-
 „ jours froide & toutes les situations man-
 „ quoient d'intérêt. Comme il n'y avoit
 „ point d'intrigue qu'on ne dénouât fa-
 „ cilement à l'aide de quelque dieu, le
 „ spectateur, qui connoissoit tout le pou-
 „ voir du poète, se reposoit tranquille-
 „ ment sur lui du soin de tirer ses héros
 „ des plus grands dangers. Ainsi l'appareil
 „ étoit immense & produisoit peu d'effet...

„ Cette richesse apparente, dit M. Rous-
 „ SEAU, n'étoit au fond qu'un signe de
 „ stérilité, comme les fleurs qui couvrent
 „ les champs avant la moisson. „ Cepen-
 „ dant on se félicitoit de la découverte de
 „ ce beau genre, on n'en parloit qu'avec en-
 „ thousiasme : „ Comme s'il y avoit plus

» de mérite à faire parler platement le Roi
 » des dieux que le dernier des mortels,
 » & que les valets de MOLIERE ne fus-
 » sent pas préférables aux héros de PRA-
 » DON.

» Mais dès que la musique eut appris
 » à peindre & à parler, les charmes du
 » sentiment firent bientôt négliger ceux
 » de la baguette, le théâtre fut purgé du
 » jargon de la Mythologie, l'intérêt fut
 » substitué au merveilleux, les machines
 » des poètes & des charpentiers furent
 » détruites, & le drame lyrique prit une
 » forme plus noble & moins gigantesque.
 » Tout ce qui pouvoit émouvoir le cœur
 » y fut employé avec succès; on n'eut
 » plus besoin d'en imposer par des êtres
 » de raison, ou plutôt de folie, & les
 » dieux furent chassés de la scène quand
 » on y fut représenter des hommes.

» On sentit qu'il ne falloit à l'opéra
 » rien de froid & de raisonné, rien que
 » le spectateur pût écouter assez tranqui-
 » lement pour réfléchir sur l'absurdité de
 » ce qu'il entendoit; & c'est en cela, sur-
 » tout, que consiste la différence essentiel-
 » le du drame lyrique à la simple tragé-
 » die. Toutes les délibérations politiques,
 » tous les projets de conspiration, les ex-
 » positions, les récits, les maximes sen-

„ tentieuses, en un mot, tout ce qui ne
 „ parle qu'à la raison fut banni du lan-
 „ gage du cœur, avec les jeux d'esprit,
 „ les madrigaux & tout ce qui n'est que
 „ des pensées. Le ton même de la sim-
 „ ple galanterie, qui quadre mal avec les
 „ grandes passions, fut à peine admis
 „ dans le remplissage des situations tragi-
 „ ques, dont il gâte presque toujours l'ef-
 „ fet: Car jamais on ne sent mieux que
 „ l'acteur chante, que lorsqu'il dit une
 „ chanson.

„ Apostolo-Zéno, le Corneille de l'I-
 „ talie; son tendre élève qui en est le Ra-
 „ cine, ont ouvert & perfectionné cette
 „ nouvelle carrière. Ils ont osé mettre
 „ les héros de l'histoire sur un théâtre
 „ qui sembloit ne convenir qu'aux phan-
 „ tômes de la fable. CYRUS, CESAR, CA-
 „ TON même, ont paru sur la scène avec
 „ succès, & les spectateurs les plus ré-
 „ voltés d'entendre chanter de tels hom-
 „ mes, ont bientôt oublié qu'ils chan-
 „ toient, subjugués & ravis par l'éclat
 „ d'une musique aussi pleine de noblesse
 „ & de dignité que d'enthousiasme & de
 „ feu. L'on suppose aisément que des
 „ sentimens si différens des nôtres, doi-
 „ vent s'exprimer aussi sur un autre ton.
 „ Ces nouveaux poèmes que le génie

„ avoit créés, & que lui seul pouvoit
 „ soutenir, écartèrent sans effort les mau-
 „ vais musiciens qui n'avoient que la mé-
 „ canique de leur art, & qui privés du
 „ feu de l'invention & du don de l'imi-
 „ tation, faisoient des *opéra* comme ils
 „ auroient fait des sabots...

„ Les Vinci, les Léo, les Pergolèse,
 „ dédaignant la servile imitation de leurs
 „ prédécesseurs, & s'ouvrant une nou-
 „ velle carrière, la franchirent sur l'aile
 „ du génie, & se trouvèrent au but pres-
 „ que dès les premiers pas. Mais on ne
 „ peut marcher long-tems dans la route
 „ du bon goût sans monter ou descendre,
 „ & la perfection est un point où il est
 „ difficile de se maintenir. Après avoir
 „ essayé & senti ses forces, la musique en
 „ état de marcher seule, commence à dé-
 „ daigner la poésie qu'elle doit accompa-
 „ gner, & croit en valoir mieux en ti-
 „ rant d'elle-même les beautés qu'elle par-
 „ tageoit avec sa compagne. Elle se pro-
 „ pose encore, il est vrai, de rendre les
 „ idées & les sentimens du poète: Mais
 „ elle prend, en quelque sorte, un au-
 „ tre langage, &, quoique l'objet soit le
 „ même, le poète & le musicien, trop
 „ séparés dans leur travail, en offrent à
 „ la fois deux images ressemblantes, mais

» distinctes , qui se nuisent | mutuelle-
» ment....

» Il est certain qu'on auroit pû retran-
» cher de la pompe du spectacle autant
» qu'on ajoutoit à l'intérêt de l'action ;
» car plus on s'occupe des personnages ,
» moins on est occupé des objets qui les
» entourent : Mais il faut , cependant , que
» le lieu de la scène soit convenable aux
» acteurs qu'on y fait parler ; & l'imita-
» tion de la nature , souvent plus difficile
» & toujours plus agréable que celle des
» êtres imaginaires , n'en devint que plus
» intéressante en devenant plus vraisem-
» blable. Un beau palais , des jardins dé-
» licieux , de savantes ruines plaisent en-
» core plus à l'œil que la fantasque image
» du tartare , de l'olympé , du char du
» soleil ; image d'autant plus inférieure à
» celle que chacun se trace en lui-même ,
» que dans les objets chimériques il n'en
» coûte rien à l'esprit d'aller au-delà du
» possible , & de se faire des modèles au-
» dessus de toute imitation. De-là vient
» que le merveilleux , quoique déplacé dans
» la tragédie , ne l'est pas dans le poëme
» épique où l'imagination toujours indus-
» trieuse & dépensière se charge de l'exé-
» cution , & en tire un tout autre parti
» que ne peut faire sur nos théâtres le ta-

» lent du meilleur machiniste , & la ma-
 » gnificence du plus puissant Roi.

La peinture n'est pas aussi sujette que la poésie à faire avec la musique une double représentation du même objet ; parce que l'une rend les sentimens des hommes, & l'autre , seulement l'image du lieu où ils se trouvent. Cette image renforce l'illusion & transporte le spectateur par tout où l'acteur est supposé être. Ce transport d'un lieu à un autre , doit avoir ses bornes. » Il ne faut pas dit M. ROUS-
 » SEAU , abuser de la crédulité du specta-
 » teur , au point de lui en faire honte...
 » Ce n'est pas que je voulusse transporter
 » à l'opéra cette rigoureuse unité de lieu
 » qu'on exige dans la tragédie , & à la-
 » quelle on ne peut guères s'affervir qu'aux
 » dépens de l'action , de sorte qu'on n'est
 » exact à quelque égard que pour être ab-
 » surde à mille autres. Ce seroit d'ail-
 » leurs s'ôter l'avantage des changemens
 » de scènes, lesquelles se font valoir mu-
 » tuellement ; ce seroit s'exposer par une
 » vicieuse uniformité à des oppositions
 » mal conçues entre la scène qui reste
 » toujours & les situations qui changent ;
 » ce seroit gâter l'un par l'autre l'effet de
 » la musique & celui de la décoration ,
 » comme de faire entendre des sympho-

„ nies voluptueuses parmi des rochers,
 „ ou des ans gais dans les palais des Rois. „

M. ROUSSEAU admet les changemens de scène seulement d'acte en acte & dans le cas où l'on auroit pû naturellement se rendre du lieu où l'on sort, dans celui où l'on va, dans l'intervalle de tems que l'action suppose entre les deux actes.

En terminant cet article, M ROUSSEAU examine si la danse étant un langage, & par conséquent pouvant être un art d'imitation, peut entrer avec les trois autres dans la marche de l'action lyrique, ou bien si elle peut interrompre & suspendre cette action sans gâter l'effet & l'unité de la pièce.

Le dernier cas ne paroît pas même faire une question. Tout l'intérêt d'une action suivie dépend de l'impression continue & redoublée que sa représentation fait sur nous. Ainsi „ plus les spectacles insérés
 „ seroient agréables, plus la mutilation du
 „ tout seroit difforme. De sorte qu'en sup-
 „ posant un *opera* coupé par quelques di-
 „ vertissemens qu'on pût imaginer, s'ils
 „ laissoient oublier le sujet principal, le
 „ spectateur, à la fin de chaque fête se
 „ trouveroit aussi peu ému qu'au commen-
 „ cement de la pièce; & pour l'émouvoir

» de nouveau & ranimer l'intérêt ; ce se-
 » roit toujours à recommencer. »

Mais la danse, au lieu de suspendre l'action, pourroit-elle y concourir, & entrer dans le genre lyrique comme une de ses parties constitutives ? M. ROUSSEAU pense que la parole & la danse sont deux langages qui s'excluent mutuellement & qu'on ne peut joindre l'art pantomime à la parole, parce qu'elle le rend superflu & qu'il est absurde de dire à la fois la même chose à la même personne & de bouche & par écrit.

» Il faut cependant, dit-il, avouer que
 » la danse est si avantageusement placée au
 » théâtre, que ce seroit le priver d'un de
 » ses plus grands agrémens que de l'en re-
 » trancher tout-à-fait. Aussi, quoiqu'on
 » ne doive point avilir une action tragi-
 » que par des sauts & des entrechats, c'est
 » terminer très-agréablement le spectacle,
 » que de donner un ballet après l'opéra,
 » come une petite pièce après la tragédie.
 » Dans ce nouveau spectacle, qui ne tient
 » point au précédent, on peut aussi faire
 » choix d'une autre langue ; c'est une au-
 » tre nation qui paroît sur la scène. L'art
 » pantomime ou la danse devenant alors
 » la langue de convention, la parole en
 » doit être bannie à son tour, & la mu-

» sique, restant le moyen de liaison, s'ap-
 » plique à la danse dans la petite pièce,
 » comme elle s'appliquoit dans la grande
 » à la poésie. Mais avant d'employer cette
 » langue nouvelle, il faut la créer. Com-
 » mencer par donner des ballets en action,
 » sans avoir préalablement établi la con-
 » vention des gestes, c'est parler une lan-
 » gue à gens qui n'en ont pas le Diction-
 » naire, & qui, par conséquent, ne l'en-
 » tendront point.

La suite pour le mois prochain.




 ILA METEMPSYCOSE.

Par M. D'ARNAUD.

QUE l'orgueil humain est digne de compassion ! Que ces êtres boursoufflés d'insolence sont petits aux yeux du Dieu VISNOU ! Pauvres mortels ! si vous saviez qu'elle est vôtre origine, & ce que vous deviendrez !

(Ces mots étoient échappés à la mauvaise humeur d'un vénérable Bramine , qu'irritoit encore d'avantage un impudent Omhrah qui , du haut de son éléphant , sembloit contempler le monde à ses pieds , & vouloit qu'on en baisât humblement la poussière. Un Bramine plus jeune accompagnoit ZAMI. (C'est le nom du sage Indien ,) le Disciple , en rougissant , osa demander à son maître ce qu'il entendoit par ces dernières paroles. „ Si vous saviez qu'elle est vôtre origine , & ce que vous deviendrez. ZAMI d'un air grave fit signe à son élève de le suivre : Il alla s'asseoir sous un palmier , aux bords du Gange , ce fleuve mystérieux ;

& après avoir puisé de ses eaux & fait deux ou trois ablutions, il parla ainsi :

J'ai acquis, mon cher ZIREA, quelque connoissance dans l'étude de nos livres sacrés ; je possède tous les commentaires du *Védam*, & je fais ce que les hommes ont été mille ans avant que d'exister sous la forme humaine, & ce qu'ils feront mille ans après leur mort.

L'étonnement & la curiosité se peignent aussi-tôt sur le visage de ZIREA. ZAMI poursuit :

Oui, la métempsychose, ce grand principe de nôtre croyance, n'a rien de caché à mes regards. Tu vois ce mortel si dédaigneux, si fier de sa grandeur, de son opulence, de ses éléphants, cet esclave de Cour qu'entoute un vil Peuple-d'esclaves ! Eh bien, apprends d'où il sort & quels seront ses destins, lors qu'il aura cessé de vivre.

Il a d'abord été un malheureux pécheur de cette secte méprisable, reste de ces *parsis* fugitifs, aveugles adorateurs du feu : Il mourut de faim, devint un limaçon des plus rampans, fut écrasé sous les pieds d'un Bramine des plus abjects, se releva sous la figure d'un roseau, servit de litière à des troupeaux grossiers : D'un amas de fange il est redevenu homme ; & élevé au

faite des honneurs — son sort va bientôt changer. De cet état si envié de favori de la fortune, il passera à celui d'araignée, sera dévoré par un autre insecte, & se reproduira en herbe empoisonnée: Je le vois enfin dans la condition de l'esclave le plus humilié, courbé sous la bassesse & le mépris, épuiser les outrages, les opprobres, les mauvais traitemens; & mourir de rage & de misère pour être confondu avec un Fermier.

ZIREA leva les mains au Ciel & admira la profondeur des décrets de VISNOU. Comment! dit-il à ZAMI, votre sagesse, mon père, me découvreroit les diverses figurations de ce bel esprit renommé qui remplit les Indes de sa réputation éclatante. Assurément, répondit le Bramine. MIRZAM dans son origine fut successivement un roi, telet, un ver luisant, une pie, un hanneton, un buisson hérissé de ronces, un pauvre Scribe, un paon, un vautour, un vase d'ignominie; il jouit aujourd'hui d'une considération usurpée à force de bassesses; la mort va le saisir dans le printemps de ses jours; les métamorphoses qui l'attendent sont d'être un sifflet, un brin de paille, le jouet des vents, un reptile venimeux, un caillou difforme, une écorce

de platane où seront gravés les éloges de **MULZAIM**, ce philosophe qu'à présent **MIRZAM** daigne à peine appercevoir, enfin **FRUISSEAU** limoneux, il ira s'abimer & se perdre dans le vaste Océan, pour être oublié à jamais.

ZIREA ne cessoit de se récrier sur l'étendue prodigieuse des lumieres du **Bramine** & sur les misères & les foibleffes de l'espèce humaine. Et **FATME'**, demandait-il à **ZAMI**, cette beauté si orgueilleuse, qui met en usage tous les secrets de la coquetterie, je voudrois bien savoir ce qu'elle a été & ce qu'elle fera. — Il m'est aisé, mon fils, de satisfaire ta curiosité. **FATME'** comme singe a joué un role parmi les animaux de son espèce; elle reparut au monde sous la figure d'un moucheron; changée en lierre elle courut embrasser les arbres; ensuite chargea la terre du poids d'une énorme citrouille. La voilà une de nos jolies femmes à la mode; elle reparoitra sous les traits de la laideur la plus dégoûtante, trainera long-tems la forme hideuse d'une vieille, l'objet de l'aversion publique, deviendra un affreux tombeau, & sera mêlée aux débris d'une antique mesure.

ZIREA joignoit les mains, & tournoit

Les regards vers le Ciel. ZAMI continue. —

Ces changemens t'étonnent ! Eh que dirois-tu donc de ZOBES, ce ministre hypocrite de nos autels, qui sous un masque imposteur surprend la crédulité du Peuple ! Sa première existence fut celle d'un fripon qui reçut le chatiment dû à ses vols, ensuite il implora la charité publique sous la figure d'un aveugle indigent ; on le vit métamorphosé en renard, dérobant adroitement sa proie ; puis en loup dévorant, il détruisit les troupeaux ; après il fut un serpent tortueux, un crocodile, une panthère. Il croit être l'égal du Dieu VISNOU. Sa destinée est d'exister bientôt comme un ver de terre, marchepied d'autel, bat de chameau, infecte, oignon, corbeau, vieille femme &c.

Voilà, interrompit ZIREA, une cruelle métamorphose ; je m'imagine que celle de NADIR, ce vorace usurier qui boit les larmes & le sang des malheureux, ne sera pas moins horrible. --- Sans contredit, répondit ZAMI ; en douter seroit faire injure à la Divinité. NADIR a d'abord été un de ces vils animaux qu'on ne fauroit nommer sans honte : Comme hyenne il a creusé les tombeaux & s'est nourri du rest e des cadavres ; il a été ver de terre, cra-

paud, un monceau de sable alteré, il nage aujourd'hui dans l'abondance & brille à la tête des riches insolens qui dévastent ce pays; je le vois devenir un gibet, du prison, de la boue, un cloaque d'eau dormante que mandieront les voyageurs, un rocher qui sera fracassé par la foudre: — Ce juge qui est de ses parens, ABIESSEN ne remplit pas une place plus distinguée dans les variétés de la métempychose. Epervier, cyprès, écureuil, tigre, homme enfin, il sera assis avec l'injustice sur le tribunal des Loix. Il servira d'enclume pour forger des chaines de poteau pour empaler, de but pour apprendre à tirer de l'arc, & de banc dans une prison &c.

Ah! VISNOU, VISNOU, s'écria ZIREA, que tes jugemens sont incompréhensibles, qu'est ce que l'homme! Quoi mon père, zidou a-t-il ce conquérant qui fait trembler les Indes; GIEFFAR, ce héros devant qui la terre en silence le prosterne auroit été soumis au même sort! — GIEFFAR! il fut assassin de grand chemin, & périt du dernier supplice. Il reprit naissance sous la forme d'un taureau fougueux, qui porte la terreur dans les campagnes & alla se briser la tête contre un rocher: On le vit s'arrondir en cimenterre, grossir la foudre de ses vapeurs, se répandre en pluies malvai-

fantes , se développer en corpuscules des plus homicides , de cette peste cruelle qui a moissonné les trois quarts des Indiens ; il fera un échafaut , une boucherie regorgeante de sang , un bucher , un cimetière.

Mais , reprend ZIREA , toujours plus frappé d'étonnement , sage ZAMI , n'est il pas de mortels dont l'existence se perpétue sous des formes plus satisfaisantes ! — N'en doutez point , jeune homme , il est de ces êtres favorisés de VISNOU , qui quelques configurations qu'ils ayent emportées ont attaché les regards de la terre & ont contribué à ses plaisirs ou à son utilité. Tu connois l'aimable AMEIDE que l'on peut appeller le rayon même du beau jour ! Sa première vie fut celle de la rose la plus vermeille , & la plus brillante ; elle attira tous les yeux ; elle devint un ananas exquis ; on la vit voltiger dans les airs sous la figure d'une colombe dont la blancheur effaçoit la neige du Caucase : Berceau de jasmin elle entretint le calme & la fraîcheur ; ruisseau délicieux elle arrosa des fleurs qui exhalèrent tous les parfums ; perle précieuse elle orna la statue d'une de nos Divinités. Quel avenir flatteur lui est réservé ! Fleur d'orange , bouquet de lys , couronne de myrthe , innocente bergère , pêche rou-

giffante, pur encens, tels seront les changemens qu'elle éprouvera. Un jour Reine adorée, elle sera assise sur le trône des Indes & aura encor plus de beauté qu'elle n'aura de puissance. AMULEM notre Souverain jouira des mêmes avantages. Les Dieux l'ont montré d'abord aux regards de la terre sous la forme d'un cèdre élevé qui protégeoit de son ombrage étendu des plans d'oliviers, des vignes émailées de pourpre, des champs couverts de fleurs & de fruit. Devenu une rosée bienfaisante il pénétra les entrailles de la terre & la fertilisa, la plus féconde gerbe de bled, il nourrit des malheureux qui alloient expirer de faim. Il fut un temple brillant où l'encens bruloit nuit & jour; que VISNOU soutienne son trône de sa main suprême & répande sur ce Monarque les flots de ses bénédictions. Il ne sera enlevé à ses sujets que pour aller augmenter le nombre des divinités tutélaires que nous adorons.

ZAMI cessa de parler, & ZIREA en le quittant ne put s'empêcher de redire encore: Puissant VISNOU, qu'est-ce que nous sommes en comparaison de ta grandeur!

L E T T R E

D E M. D'ARNAUD

A M. * *

COMME vous êtes, Monsieur, du petit nombre de ces ames privilégiées que les Anglois appellent *good natured*, de ces ames qui osent encore aimer la vérité, la simplicité; & dont le spectacle de la nature fixe, attache la curiosité philosophique, je m'imagine que je vous ferai quelque plaisir en mettant sous vos yeux un tableau de cette naïveté de mœurs si défigurée aujourd'hui: J'emprunte le morceau d'un Anglois qui écrit à un de ses amis, j'ai laissé cette singularité, cette hardiesse d'images & d'expressions qui distingue la langue de nos voisins.

Qu'on ne dise point, mon ami, que le vrai bonheur n'est jamais descendu sur la terre, je suis prêt là dessus à donner un démenti en forme à tous nos prétendus philosophes. Je prends la liberté de croire

plûtôt à mon expérience qu'à leurs raisonnemens métaphisiques. Oui, je serois bien tenté de regarder l'âge d'or comme une des plus évidentes vérités historiques, j'en suis fâché pour Mrs. les poètes, qui s'imaginent que c'est un ouvrage de leur fiction; mais il faudra absolument qu'ils retranchent de leurs doux mensonges cette peinture agréable qui, selon moi a existé, & se reproduit encore parmi nous.

Je viens de passer l'été dans l'Ouest de l'Irlande; tu fais que l'esprit observateur ne me quitte point; je cherche à réfléchir sur tout ce que je vois, à me créer des plaisirs, j'en ai goûté assurément de très vifs dans la société des habitans de cette Province; j'ai recherché sur-tout ceux que l'orgueil a titré si insolamment du nom de *petit Peuple*; ils ont à peine la teinture des coutumes, des mœurs, de la langue de la Grande-Bretagne; la plupart sont ensevelis dans une profonde ignorance, ne se laissant conduire que par un heureux instinct; leur façon de vivre est aussi singulière que leur jargon.

L'air de ressemblance qu'ils ont entr'eux peut faire conjecturer avec quelque fondement qu'ils descendent d'un Peuple qui ne fut jamais allié à d'autres Peuples. Nous voyons de pareils exemples parmi les Gué-

bres ou Gaures, les Juifs & les Vandales, dont il existe encore une poignée en Allemagne. Ils sont d'une taille haute, bien conformés, supportent la faim & la soif, & endurcis au travail au delà de toute expression; ils sont aussi remarquables par la beauté des dents & du teint; l'air de santé respire dans toute leur personne; ils sont redevables probablement de cette dernière qualité aux végétaux, dont ils font leur nourriture ordinaire: Leur pauvreté leur interdit tout autre espèce d'alimens, il y en a qui sont parvenus jusqu'à une extrême vieillesse, en ne vivant que de *pommes de terre* ou *tampinambours*. Le scorbut leur est inconnu, ainsi que les maladies de la peau qui affligent les paylans des autres contrées: Ils sont d'un tempéramment amoureux, ce qui les rend d'une complaisance sans bornes pour leurs femmes: Elles sont leurs Souveraines, il est vrai qu'ils sont aimés, & qu'un siècle produira à peine parmi eux un exemple d'infidélité. Ce penchant décidé à l'amour leur donne un goût presque général pour la poésie, la musique & la danse: C'est à dire qu'ils cultivent les arts à leur mode. C'est bien dans cette contrée qu'est réalisée la chimère ingénieuse des bergers|chan-
tans leurs amarillis. Ceux-ci ont des ber-

30 JOURNAL HELVÉTIQUE

geres véritables pour objets de leurs élogues rustiques, dont ils composent l'air & les paroles. Chaque Village a son joueur de corne-muse: Tous les soirs, lorsque le tems est favorable & que les travaux sont finis, ce nouvel APOLLON ramasse autour de lui les jeunes garçons & les jeunes filles: Une franche gayeté éclate dans leurs danses: C'est un spectacle très agréable de voir les deux sexes chercher mutuellement à se plaire; on découvre dans leur maladresse un germe de cette coquetterie permise au sentiment, ils ont leurs *précieuses*, & leurs *petites maitresses*, leurs *beaux* & leurs *fats*; je remarquois sur-tout parmi les garçons qu'ils avoient assez d'esprit pour attirer les filles sur le gazon.

Quand on est convenu d'un mariage, une vache & deux brebis sont ordinairement la dot de la fille. Une humble cabane avec un petit jardin qui rapporte des pommes de terre forme toute la richesse du prétendu. La femme retient toujours son nom de fille, & ne prend jamais le surnom de son mari, selon l'usage établi dans les autres pays; on m'a dit que cette singularité venoit d'une vieille coutume qu'ils avoient dans les anciens scms, de se marier seulement pour le terme d'une année. Ce terme expiré, cha-

l'un des deux époux étoit libre de se séparer & de contracter de nouveaux engagements, à moins que contens l'un de l'autre ils ne renouvellassent encore leur mariage pour un an: Par ce moyen si les deux partis s'aimoient réciproquement, ils étoient sans cesse sur leur garde pour entretenir ce soin mutuel de se plaire, & le bonheur de vivre ensemble: Le droit de choisir un autre mari revenoit donc tous les ans à l'épouse; si elle eut changé de nom à chaque époux qu'il lui étoit permis de prendre, cette variété eut produit dans les noms de famille une confusion dont les suites auroient été dangereuses pour les fortunes & les héritages.

Leurs plus grandes fêtes sont leurs nocces, aussi c'est souvent la seule occasion de leur vie où ils mangent de la viande, & boivent quelque liqueur forte. Une brebis distribuée en plusieurs plats fait les apprêts du festin: On vend une autre brebis pour acheter un baril d'une espèce de bière très mauvaise qu'ils appellent dans leur langage *Scheebeer*, & une eau de vie de grain nommé dans le même jargon *usquebaugh*, qui approche pour le goût & la qualité, de l'eau de genièvre la plus commune: Pour cette seule fois ils se divertissent & s'enyvrent avec leurs amis. Ils

se font déclarés de tout tems les grands partisans de l'hospitalité. Quand ils sont à table ils tiennent les portes de leurs maisons ouvertes en toute saison, comme pour inviter les étrangers à venir partager leur repas: Contens & gais au sein de la pauvreté, ils se font même des plaisirs de leurs travaux. Un Anglois à leur placé seroit accablé du plus sombre désespoir. Courbés sous la fatigue & la misère, ces bonnes gens se racontent des hittoires uaines de leurs anciens géans. Ils détournent des chansons dans leur patois; cette musique sauvage n'est pas sans agrément: Ce sont les accens de la simple nature. Ils voyent autour d'eux folâtrer leurs enfans; les filles généralement sont d'une beauté ravissante: Je m'arrête à cette image, c'est celle peut être qui m'a le plus intéressé. Elles joignent à des charmes réguliers, à une peau de lys, la candeur & toutes les graces ingénues de l'ÈVE de nôtre MILTON. Lors qu'on les voit au temple, on croiroit que c'est une troupe d'Anges descendus parmi nous pour s'unir aux prières des mortels. La modestie est l'ame de leur beauté: Tu fais que cette contrée de l'Irlande a donné naissance à deux de nos plus belles Ladys, je veux parler de Milady COVENTRY & de la Duchesse d'HA-

MILTON. En un mot j'ai cru vivre au milieu de ce Peuple dont cet illustre FRANÇOIS MONTESQUIEU nous a donné une idée dans la peinture des *troglodites* chez qui ASTRE'E sembloit s'être retirée : J'ai trouvé le séjour du vrai bonheur, de la vertu, de cette heureuse ignorance qui conserve l'un & l'autre : Quel sujet de réflexions pour un esprit qui s'attache à l'étude de l'homme ! Nos Lords les appelleront une espèce de Sauvages. Il est vrai qu'ils ne paient pas mille guinées dans une course de chevaux ; qu'ils ne vont point, si je le puis dire, se dénaturer dans les pays étrangers, & troquer leur grossièreté & leur franchise contre une politesse énervée & une coupable imposture : - Mais qui d'eux ou de nous sont des hommes ? Adieu.





DEMOCRITE ET HERACLITE.

D I A L O G U E

Par Mr. D'ARNAUD.

D E M O C R I T E

(*appercevant HERACLITE & riant.*)

Ah, ah, ah, ah; eh! quoi, encore ce
pleureur HERACLITE!

H E R A C L I T E

(*reculant à l'aspect de DEMOCRITE.*)

Dieux! vous m'avez rendu la vie pour
sevoir ce mauvais plaisant!

D E M O C R I T E.

Quoi, mon ami, depuis plus de deux
mille ans tu as conservé ce ton lamenta-
ble, qui n'a pas corrigé le genre-humain!
la source de tes pleurs n'est point encore
tarie! ma foi, j'ai le bonheur de retrouver

les hommes plus absurdes , plus ridicules que jamais : Mon rire va devenir le rire *inextinguible* D'HOMERE.

H E R A C L I T E .

Eh ! ils ne m'ont jamais paru , à moi , plus dignes de ma compassion , & de mes pleurs ; ils n'ont fait que changer de mœurs , de religions , d'habillemens , de langages ; c'est toujours le même fond de vices , de crimes , d'attentats ; &... je ne puis pleurer assez.

D E M O C R I T E .

Pauvre Philosophe ! tu connois donc bien peu la nature de l'homme ! tu t'affliges de ce qu'une troupe d'enfans n'écoute pas la raison , & fait des sottises ! Cela doit-être : Crois moi , vis avec DEMOCRITE ; tu n'es qu'une dupe.

H E R A C L I T E .

Eh ! puis-je commander à mon cœur , ne pas verser des torrens de larmes , quand revenu au monde , après plus de vingt siècles , je vois des beaux esprits , des sages , qui devraient être les précepteurs de

ces malheureux mortels, quand je les vois, dis je, plus livrés encore que les autres aux passions, aux dérèglemens, amuser la canaille du spectacle indécent de leurs petites haines, de leurs tracasseries puérides, démentir en tout ce nom de Philosophes qu'ils osent s'arroger, avec une impudence que n'eût jamais nôtre camarade **DIOGENE**! il dégoutoit l'orgueil, j'en conviens; mais cet orgueil-là n'étoit point méchant: **DIOGENE** ne connoissoit pas le fanatisme de la Cabale, la bassesse de l'intrigue, les replis tortueux du vil courtisan; il ne castoit point la tête des passans avec son écuelle de bois.

D E M O C R I T E .

Et voilà précisément, mon ami, ce qui m'amuse beaucoup. Ces Messieurs ont reproché à nos contemporains de la singularité, les faillies d'un amour-propre mal adroit; ils se sont élevés, sur-tout, contre ce bon homme de **DIOGENE**; & ils traînent leur tonneau apres eux; ils ont beau le cacher; il est aise de l'appercevoir sous le manteau, de l'agresse qui ne peut en imposer qu'au vulgaire hébété. Croiroistu, qu'à l'aide de ce grand nom de *Philosophe*; il est permis aujourd'hui de s'a-

Abandonner à tous les travers , à tous les excès de l'esprit ! Il y a une infinité de fots qui croient à ce nom avec la même foi que nous croyions jadis à JUPITER. Et tu ne voudrois pas que de tels objets entretinssent ma gayté ! O les plaisans Philosophes ! je te ressemble en quelque chose ; car je pleure ; mais c'est à force de rire.

H E R A C L I T E .

Il faut être bien barbare pour s'amuser d'un pareil spectacle.

D E M O C R I T E .

Les hommes, mon ami, sont des histrions qui me divertissent. Le moindre rôle m'égaie dans la comédie de la vie humaine. Tu en fais, toi, une tragédie des plus larmoyantes. Qui de nous deux est le Philosophe ? hem ?

H E R A C L I T E .

Je ne saurois rire des malheurs de mon semblable. Je suis homme, & je pleure sur la condition de l'homme. Quoi ! parceque je vivrai dans une Société d'aveugles, & que je ne pourrai ouvrir leurs

yeux à la lumière, il faudra que je trouve
 plaisans les faux pas, les chutes que fe-
 ront ces malheureux ! si je ne puis les
 soutenir, leur prêter la main, du-moins je
 leur accorderai ma pitié. Ne dois je pas
 gémir, par exemple, quand dans les pla-
 ces publiques, dans les rues, je me trou-
 ve à chaque moment prêt d'être écrasé
 sous les roues du char d'une insolente
 Courtisane ! On comptoit les nôtres ; cel-
 les ci forment un peuple nombreux qui
 excite l'envie même des femmes honnêtes.
 Ce n'est pas assez que ces êtres méprisa-
 bles absorbent des patrimoines immenses,
 des magasins entiers de jouaillerie, des
 palais plus magnifiques que ceux d'ATHÈ-
 NES ; elles osent aspirer à la considéra-
 tion ; & , je le dis avec indignation, les
 citoyens semblent leur déférer ce prix de
 la vertu. Juge du degré de corruption de
 la race humaine.

D E M O C R I T E .

Te voilà bien monté sur le ton de l'é-
 légie ! Ces femmes-là, mon camarade,
 sont des instrumens de plaisir, & le plai-
 sir doit être notre premier objet. Il est
 bon qu'il y ait de la joie à tout prix. Nos
 lais, nos phrignés, nos alpalies, étoient

trop chères, il n'y avoit que des hommes de la première richesse qui pussent briguer leurs faveurs; l'usage présent est bien plus sensé. Il n'y a pas un homme du peuple qui n'ait la faculté d'acheter du plaisir. D'ailleurs tu as la vue courte. Si tu avois quelque idée de législation, tu verrois que cette espèce de femmes est nécessaire à l'entretien d'un état: Elles font circuler le luxe, l'abondance, l'industrie.

HERACLITE.

Raisonnement détestable! malheur à la république qui n'empruntera pas sa force, sa richesse, & son éclat des bonnes mœurs, & de la vertu; qui souffrira que ces femmes, objets du mépris public soient assises parmi les honnêtes femmes, qui voudra que des Comédiens...

DEMOCRITE.

Oh! je m'arrête à ceux-là; ils font la base de ma gayeté, & de mes plaisanteries! Comment peut-on s'empêcher de rire à l'aspect de pareils humains? quel spectacle plus divertissant qu'un Comédien qui ne sauroit quitter le Cothurne, qui pense toujours être Prince ou Roi, qui se croit

l'égal de l'homme de lettres parce qu'il récite les Ouvrages de l'homme de lettres ! en effet, c'est un être bien considérable, cher au public, acueilli des grands Seigneurs, le protecteur des poètes... & à propos de poètes, qu'en diras tu ? Ces petits Messieurs ne sont pas moins amusans que les baladins.

HERACLITE.

Aussi dignes de pitié, quelle ignorance ! quel orgueil ! nos Sophocles, nos Euripides employoient des années entières à composer ces chef d'œuvres que l'on est encore forcé d'admirer. Aujourd'hui un enfant échappé des langes se met à barbouiller une tragédie, & ce qui excite d'avantage mon chagrin, c'est que de tels Ouvrages réussissent, quel siècle ! quels hommes !

DEMOCRITE.

J'aime à voir des mirmidons jouer les hommes faits ; est ce que tu imagines qu'HERCULE ne rit pas beaucoup, lors que les pigmées s'avisèrent de vouloir soulever sa massue ? Et ta mauvaise humeur s'adoucit elle à la vue des Magistrats mo-

dernes, des Ministres des autels, des nouveaux Alcibiades.... Te voilà tout prêt à sangloter !

H E R A C L I T E .

Ma voix s'éteint dans les pleurs. |

D E M O C R I T E .

C'est pour le coup, que je vais donner carrière à ce rire que tu me reproches, il faut espérer que toi-même tu riras.

H E R A C L I T E .

Que de telles images me fassent rire,
J'en mourrai de douleur.

D E M O C R I T E .

Et moi de plaisir, adieu. Sottise, pour sottise, il vaut mieux rire que pleurer.



ANNONCES DE LIVRES

ET

AVIS DIVERS.]

I.

DOUTES proposés aux Philosophes Oeconomiques sur l'Ordre naturel & essentiel des Sociétés Politiques, par M. l'Abbe DE MABLY. A Paris, chez Nyon, quai des Augustins, & la veuve DURAND, rue St. Jacques, 1768. Vol. in-12. de 316. pag. Plus un Ouvrage a fait de bruit, plus il a de réputation, d'admirateurs & de partisans, plus la Raison, le bon Jugement, la saine Critique doivent l'examiner de près, sans déléger aux préventions, à la chaleur & à l'autorité de la Tourbe. Peu d'écrits politiques ou économiques ont eû une vogue aussi brillante que *l'Ordre Naturel des Sociétés*, &c. Ce Livre méritoit donc toute l'attention d'un homme exercé à réfléchir, à peler les opinions humaines, qui, enfin pour le désigner par l'Ouvrage

où la manière de penser, la bonne logique, la philosophie simple & lumineuse sont le plus nettement développées, a fait les *Entretiens de Phocion*. Les Doutes de M. l'Abbé M. font la matière de dix Lettres, que tous ceux qui connoissent l'Œuvre de M. D. L. R. ne peuvent se dispenser de lire. Ils trouveront bien de l'intérêt dans toutes les observations que fait le judicieux Critique sur cette prétendue *Evidence*, dont M. D. L. R. fait un si grand usage, sur son *Despotisme légal*, & sur le Despotisme de la Chine. Si les Doutes de l'Auteur s'étendent jusqu'au merveilleux qu'on nous dit continuellement de ce vaste Empire, il n'est certainement pas le seul à douter de cette grande sagesse des Chinois, que l'on vante tant. Il ne faut que connoître un peu les hommes, pour sçavoir à quoi s'en tenir sur les exagérations faites à cet égard. Mais ses réflexions sur les Mœurs & le Gouvernement de ces Peuples doivent au moins faire soupçonner qu'on n'en a donné jusqu'ici qu'une idée fort superficielle ou peu approfondie. M. l'Abbé M. en concluant qu'il n'a trouvé, ou crû trouver, que des erreurs & une doctrine sophistiquée, même dangereuse, dans les deux premières Parties de l'Ordre naturel des Sociétés, con-

vient aussi sincèrement que la troisième Partie de cet Ouvrage contient un grand nombre de vérités importantes sur l'Impôt, l'Agriculture & le Commerce.

LA *Nature opprimée par la Médecine moderne, ou la Nécessité de recourir à la Méthode ancienne & Hippocratique dans le traitement des maladies.* Par M. TOUSSAINT GUINDANT, Docteur en l'Université de Médecine de Montpellier, Médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, Aggrégé au Collège des Médecins & de la Société Royale d'Agriculture de la même Ville. A Paris, chez DEBURE l'ainé, quai des Augustins, 1768. Vol. in-12, de 400. pages. Prix 3 liv. relié. *La Nature opprimée par la Médecine!* Quand nous supposerions ce Livre excellent dans toutes ses parties, ce que nous laissons décider aux gens du métier, ce titre tranchant nous paroît plus propre à piquer la curiosité des Détracteurs de la Médecine, qu'à lui concilier la faveur de ceux qui la pratiquent. L'Auteur établit d'abord ici ce qu'il entend par *Nature opprimée*; il donne ensuite plusieurs exemples de cette oppression, & de la manière dont il a réparé les torts de quelques Praticiens, dont la routine

avoit réduit les malades dans un état très-facheux. Tous ses principes généraux sur le concert qui doit régner entre les tâtonnemens de la Médecine & les procédés de la Nature, sont très-vrais. La Nature est dans tous les cas le premier Médecin qu'il faut consulter; il n'est question que de l'entendre. Telle est la première partie de l'Ouvrage. La seconde est divisée en deux Chapitres. Il est traité, dans le premier, des Devoirs indispensables au Médecin, & ces devoirs forment 20 objets que les jeunes Gens destinés à l'honorable exercice de l'Art de guérir, ne peuvent en effet négliger, sans deshonnorer leur profession. Le second Chapitre fait voir la nécessité de la Méthode Hippocratique dans le traitement des maladies, ce que l'Auteur appuie de 12 observations sur autant de maladies différentes qu'il a traitées conformément à cette méthode. L'Ouvrage est terminé par une Table alphabétique des termes de Médecine qu'il contient, avec leur explication.

JOURNAL d'un Voyage à la Louisiane fait en 1720, par M. *** Capitaine de Vaisseau du Roi. A Paris, chez MUSIER fils, & FOURNIER, Quai des Augustins. 1768.

Vol. in. 12 de 316. pag. Ce Voyage, quoi qu'assez badin, n'est point du tout imaginaire ; c'est la Relation d'une simple course faite sous la Régence, par ordre du Gouvernement, pour aller porter des vivres & des hommes à la nouvelle Colonie qu'on venoit d'établir à la Louisiane. Ainsi point de découvertes, ni d'Observations Physiques, Historiques, &c. Ce sont deux Vaisseaux qui vont & reviennent ; qui partent de la rade de Toulon le 9 Mars 1720, & font de retour à la même rade au mois de Sept. suivant. Mais cette Relation est par Lettres ; ces Lettres sont adressées à une Dame, que toutes les galanteries de l'Auteur doivent faire supposer aimable, & elles sont l'ouvrage d'un Officier poli par un grand usage du Monde. Elles sont donc écrites agréablement, avec beaucoup de légèreté, d'enjouement & de naturel. On peut être curieux de voir comment un homme d'esprit a sçu tourner un Journal maritime destiné à l'amusement d'une femme, & lui parler de route, de vents, de calme, & de tous les petits incidens ordinaires de la Navigation, sans se répéter ni s'appesantir.

HISTOIRE D'AGATHON, ou tableau philosophique des mœurs de la Grèce ; imitée de l'Allemand de WIELAND.

Quid virtus & quid sapientia possit , utile proposuit nobis exemplar.

A Lausanne, chez FRANÇOIS GRASSET & COMPAGNIE, à Paris, chez DE HANSY le jeune, rue St. Jacques, 1768. quatre parties in 12. L'Auteur, qui dans sa préface feint d'abord de vouloir faire croire que cette histoire est tirée d'un vieux manuscrit Grec, expose ingénument ensuite, qu'elle est l'espèce de vérité qu'on doit chercher dans les histoires du genre de celle-ci. Celle qu'il doit montrer, dit-il, est que tout s'accorde avec le cours des choses de ce monde. Les caractères n'en doivent pas être dessinés arbitrairement ; il faut les prendre dans la nature, & ne jamais perdre de vue le caractère national du pays, les mœurs du tems où l'histoire est placée ; la fiction enfin doit être telle qu'on ne puisse pas dire pourquoi les choses n'auroient pas pu arriver comme on les raconte, ou ne pourroient pas même arriver encore une fois. Fondé sur ces principes il assure que tout ce qui fait l'essentiel de cette histoire est

aussi réel, & peut être plus vrai de quelques degrés, qu'aucun morceau des histoires politiques les plus accréditées que nous ayons.

Le Traducteur, dans son avertissement, donne un tableau des richesses actuelles de la moderne Littérature allemande. Parmi d'excellens ouvrages dans presque tous les genres, il a choisi celui ci comme un des plus utiles & des plus agréables. Il promet de publier bien tôt la suite qui formera quatre autres parties.

HISTOIRE DU COEUR; *par Mademoiselle DE MILLY. A Bruxelles, & se trouve à Paris, chez LEJAY, Libraire, quai de Gèvres, au grand Corneille 1768, brochure in-12 de 93 pages.* Ce petit ouvrage a paru pour la première fois dans le Journal de Bruxelles ou le penseur, & il a été si favorablement reçu du public, qu'on a cru lui faire un présent agréable d'en donner une nouvelle édition. L'Auteur a mis dans ce Roman les graces, la finesse ingénue & le pathétique attendrissant qui caractérisent les productions du beau sexe.

SONGES PHILOSOPHIQUES. Par M.
MERCIER.

Novi nostrorum ingenia : quia nugari me credent
omnes habebō. Ita insinuato amore potionis , ad-
dam salubres herbas.

(Jo. Bar Argenis , l. 2.)

A Londres, & se trouve à Paris, chez
LEJAY, Libraire, quai de Gèorges, au
grand Corneille 1768. Deux parties en un
volume in 12. Lorsqu'on a fait bien de la
métaphisique, il se trouve le plus souvent
qu'on n'a fait que des rêves; voilà ce qui a
engagé l'Auteur à donner à son livre le
titre de songes. Mais les objets qui y sont
traités sont si intéressans, quoique la plû-
part hors de nôtre portée, qu'on lira cer-
tainement ces songes avec plaisir, d'autant
plus qu'on y trouve de la chaleur & de
l'invention. Les deux premiers qui trai-
tent de l'optimisme & de l'ame, sont imi-
tés de l'Anglois. Le cinquième, dont le
sujet est la Royauté & la tyrannie, est tiré de
DION CHRISOSTOME, mais retouché à la
manière de l'Auteur. Les sept autres, qui
lui appartiennent en entier, portent les
titres suivans : De la cupidité & de la

*vertu : Les lunettes : D'un monde meilleur :
De la guerre : De l'amour : De la fortune
& de la gloire : Le ruisseau philosophique.*

TRAITE' ELEMENTAIRE DE MORALE, dans lequel on développe les principes d'honneur & de vertu, & les devoirs de l'homme envers la Société; pièce qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en 1766, par M. *** Prêtre, Docteur en Théologie. Deux volumes in 12; à Besançon, chez les frères & sœurs CHARMET, Imprimeurs, Libraires, Grand rue, à la Science; à Paris, chez P. F. DIDOT le jeune, Libraire, rue du Hurepoix, à St Augustin 1767, avec approbation & privilège du Roi. Nous avons beaucoup de Livres de morale, mais où l'on n'a point eu en vue d'instruire le commun des hommes, & ceux qui n'ont ni le loisir ni l'occasion de démêler le vrai dans tant d'écrits qui remplissent nos Bibliothèques. C'est ce qui a engagé l'Académie de Dijon à proposer pour son prix de l'année 1766, un traité élémentaire de morale où les devoirs de l'homme envers la Société & les principes de l'honneur & de la vertu seroient développés. L'Auteur a remporté ce prix, & pour rendre son

ouvrage

ouvrage plus utile il lui a donné ensuite plus d'étendue.

La science de la morale, dit il, établit ses principes sur la nature invariable des choses, sur la Loi éternelle, aussi immuable que l'Être suprême. Cette Loi adorable reunit, sous différens rapports de l'homme à sa cause, à sa fin, à ses vrais intérêts, à son bonheur particulier, & à celui de la Société qui assure le sien, toutes les raisons qui doivent nous porter à remplir nos devoirs avec l'attention & l'exactitude convenable. Tous ces grands principes sont développés ici avec profondeur & en même tems avec cette netteté & cette précision qui font un des principaux mérites des ouvrages destinés à être mis entre les mains de tout le monde.

2.

LA Société œconomique de Pétersbourg a jugé à un mémoire françois qui a pour devise, *in favorem libertatis omnia jura clamant, sed est modus in rebus*, le prix qu'elle avoit proposé pour la meilleure dissertation sur cette question : *Est-il plus avantageux & plus utile au public que les paysans possèdent en propre des terres, ou seulement*

des biens immeubles, & qu'elle seroit l'étendue de ses droits sur cette propriété pour la plus grande utilité du public ? Cent soixante pièces ont concouru pour ce prix, qui consistoit en une somme de cent ducats, avec une médaille d'or, de la valeur de vingt-cinq; le tout pris sur un fond de mille ducats, qu'un Anonyme a remis à la Société économique vers la fin de 1766.

3.

IL vient de s'élever plusieurs questions de Phisiblogie, à l'occasion d'un événement aussi malheureux que singulier.

1. CLAUDINE ROUGE, fille d'un ouvrier en soie de Lyon, âgée de dix-huit ans, d'une figure & d'un caractère agréables, d'une sagesse reconnue, aimée d'une nombreuse famille avec laquelle elle demouroit, sortit de la maison paternelle le 25 Juin 1767, sur les neuf heures du soir, pour aller chercher dans le voisinage un jeune chat qu'elle avoit perdu. Après l'avoir attendue pendant quelques heures, ses parens allarmés vont s'informer d'elle dans toutes les maisons voisines. Ne l'ayant point trouvée, l'inquiétude leur échauffe l'imagination, ils se persuadent que leur

elle a été enlevée, & leurs soupçons tombent sur une pauvre femme, qui avoit donné le chat à la jeune personne; ils se figurent que cette femme a peut-être livré leur fille à un homme qu'ils avoient vu chez elle lors de leurs recherches.

Quelques jours après on entendit dire que les pêcheurs avoient trouvé au dessous de la Ville de Condrieu, à neuf lieues de Lyon, sur les bords du Rhone, le cadavre d'une femme ou fille. Un oncle & un cousin de CLAUDINE ROUGE s'y transportèrent aussi-tôt, & ayant appris que le cadavre avoit été enterré sous le sable, parce que le Curé du lieu avoit retulé son ministère, faute de preuves de la Catholicité de la morte, ils firent faire l'exhumation par un mendiant, crurent reconnoître la figure & les vêtemens de la personne qu'ils cherchoient. & firent enterrer le cadavre, sous le nom de CLAUDINE ROUGE, dans le charnier de la Paroisse de St. Michel sous Condrieu.

Les soupçons, déjà fort augmentés par cette nouvelle, le changèrent bientôt en certitude dans les imaginations prévenues, par les discours d'un enfant de cinq ans & demi, fils de la femme soupçonnée. Ce malheureux enfant, à force d'être question-

né par des petites gens du voisinage, qui le recompenseroient toutes les fois qu'il disoit oui, s'étoit accoutumé à dire qu'il étoit vrai que CLAUDINE ROUGE avoit été étranglée chez la mère par des gens qu'il désignoit, après y avoir été violée par l'un d'entr'eux; qu'il avoit vû transporter le cadavre dans un puit voisin; extraire ensuite ce même cadavre pendant la nuit du surlendemain & le porter dans le Rhône.

Ces récits étant enfin parvenus à la connoissance du ministère public, la Justice fit tout ce qui étoit nécessaire pour suivre la trace de ces prétendus crimes, & pour en découvrir les Auteurs. Les Chirurgiens commis aux rapports, sont députés pour aller aux Charniers de Saint Michel; ils font exhumer le cadavre, & ils déclarent que cette fille ou femme a péri de mort violente, & qu'elle a été jetée dans l'eau après la mort. Deux femmes & trois hommes sont emprisonnés en conséquence, & un autre est déclaré contumax. Le mari de la principale accusée, père de l'enfant accusateur, paroît dans ces circonstances, il demande à voir son fils que les Juges avoient fait séquestrer, il lui parle avec douceur en présence du Magistrat, & l'enfant avoue, avec

larmes, qu'il n'a agi que par suggestion.

Enfin, après une immense procédure, dont l'instruction dura près de cinq mois, les prétendus coupables furent déchargés de toute accusation, & cette malheureuse affaire fut ainsi terminée; mais elle a fait naître une discussion entre les Chirurgiens commis aux rapports & d'autres maîtres de l'Art.

Les premiers ont dit, dans leur rapport, 1^o. qu'ils ont trouvé *les vaisseaux du cerveau très engorgés*; 2^o. que les poumons étoient extrêmement affaîlés & *sans eau dans leur intérieur*; & ils en ont conclu que cette fille a péri de mort violente, qu'elle a été jettée dans l'eau après sa mort. Plusieurs gens de l'Art se sont élevés contre cette assertion. Ils soutiennent que les deux signes sur lesquels on prétend l'appuyer, sont absolument incertains.

Ils citent des expériences ingénieuses de M. LOUIS, qui prouvent qu'au moment de la submersion, il entre de l'eau dans les poumons des noyés, par le dernier mouvement d'inspiration qu'ils font; que cette eau prend la place de l'air, gonfle les bronches, & les tient dans un état de dilatation qui forme un obstacle à la circulation & s'opose au retour du sang du cerveau; *donc provient l'engorgement des vaisseaux*

de ce viscère. Cet engorgement n'est donc point un signe certain d'une mort violente où la submersion n'ait point eu de part.

A l'égard de l'eau qui peut rester dans les poumons des noyés, ils observent que dès qu'un animal vivant est plongé dans l'eau, il cherche à respirer, & que ce fluide doit entrer & sortir de la poitrine, dans une quantité proportionnée à la dilatation du poumon. Mais le mouvement de l'expiration étant toujours le dernier il chasse nécessairement une partie de l'eau. Il ne doit rester que celle qui s'étant mêlée avec l'humour visqueuse qui lubrifie les bronches, s'est convertie en écume par la trituration qu'elle a soufferte par les mouvemens violens de la poitrine. Quand cette petite quantité d'eau aura cessé d'être écumeuse, quel œil assez pénétrant pourra se flater d'en trouver des vestiges? D'ailleurs les poumons d'un animal noyé s'affaissant de plus en plus, à mesure que les fibres de son corps perdent de leur élasticité, cela contribue beaucoup à chasser une grande partie de cette eau écumeuse. Enfin tous les petits vaisseaux se trouvant presque entièrement vuides après la mort, comme le prouve la pâleur qui survient alors, seroit-il impossible que l'eau contenue dans les bronches d'un noyé fut repompée par

ces mêmes vaisseaux, qui font l'office de tuyaux capillaires.

Les Mémoires & les Dissertations, concernant cette affaire, & les questions physiologiques auxquelles elle a donné lieu, ont été imprimés à Lyon en un volume in 12, qui se vend à Paris, chez la Veuve DUCHENE, rue St. Jacques.

4

Ceux qui regardent la multitude de ligatures dont nous sommes obligés de faire usage pour nôtre habillement, comme autant d'obstacles à la libre circulation des humeurs, & aux mouvemens naturels des muscles, apprendront avec plaisir qu'un homme auquel le public doit de vraies découvertes en plus d'un genre, a réussi à se débarrasser de l'incommodité des jarretières, sans rien changer dans l'habillement. Il y a suppléé en faisant doubler les canons de la culotte, avec de la panne mise à contre-sens. Le poil de cette panne s'attache aux bas, & cet effet joint à celui des jarretières de la culotte suffit pour maintenir les bas bien tirés sur la jambe.

5.

L Le sieur François Grasset Libraire à Lausanne, étant dans le dessein de faire graver proprement la *Carte de la Suisse, où sont les XIII Cantons, leurs Alliés & leurs Sujets, dressée, rectifiée & augmentée sur les meilleurs Auteurs, sur plusieurs Cartes manuscrites & observations faites sur les lieux; par M. Ab. Rouviere, dont la beauté & l'exactitude est très connue, & qui se vend communément depuis 20. à 30 batz, l'offre à ceux qui voudront souscrire dès-à-présent pour le prix de dix batz soit L. 1. de Suisse, moyennant qu'il y ait un certain nombre de souscrivans pour l'indemniser de ses fraix; ainsi les personnes qui desireroient de souscrire sont priées de le lui faire savoir incessamment & franco.*

Il donne encore avis qu'il s'est assuré à Lausanne d'un bon Graveur; d'un Imprimeur & d'une Presse pour les tailles douces, ayant acquis ce qui est nécessaire pour tout ce qui y a rapport; on pourra conséquemment s'adresser à lui pour les desseins que l'on desirera de faire graver & imprimer pour les *Armoiries, Lettres de Change le. 2^{de}.* qui le sont déjà

J U I L L E T 1768. 121

pour Lausanne, *billets de visites &c. &c.*
On aura lieu d'être très content du travail, ainsi que de ses prix.

Le même Libraire s'étant arrangé avec le Sr. Aygroz, pour la jouissance de l'*Almanach de Lausanne*, ainsi que pour les *Calendriers de Cabinets*, l'un & l'autre améliorés, avertit Messieurs les Libraires, Relieurs, Négociants en gros ou en détail, Marchands forains, ou tous autres, que ce sera désormais à lui seul que l'on devra s'adresser pour en être pourvu, soit brochés soit en feuilles. On est prié d'affranchir les Lettres qu'on lui écrira pour tout ce qui est dit ci-dessus.



E P I T R E

A M I R È N E

PAR M. D'ARNAUD.

Que je t'adore ! O charmante Mirène
 Pour m'enchaîner tu formes mille nœuds ;
 Un seul suffit, un seul fera ma chaîne
 Pour la briser, j'en suis trop amoureux :
 Peux tu penser qu'inconstant dans mes vœux,
 Je vole aux pieds d'une autre Souveraine ?
 Ah ! ton esclave est cent fois plus heureux,
 Que tous ces Rois fiers d'une grandeur vaine ;
 Ce rang si cher, ce nom si glorieux,
 Ne vaut-il pas ces noms imaginaires,
 Qui sous l'éclat de leurs dehors pompeux,
 Aux yeux d'un peuple ébloui de chimères,
 Cachent souvent d'illustres malheureux ?
 Qu'ils règnent donc ces Rois, du haut du trône ;
 Qu'avec orgueil, insultant aux humains,
 Ils soient chargés du poids de la Couronne ;
 Du monde entier qu'ils fixent les destins,
 Et que la foudre éclate dans leurs mains.
 Plus fortuné sans doute, je n'aspire,
 Qu'à mériter un regard de tes yeux,
 Astres brillans, les seuls où je veux lire ;
 Où mon amour puise de nouveaux feux.
 Que de ton cœur j'obtienne enfin l'empire ;

Et tu me rends le Souverain des Cieux :
 Aimé de toi je suis l'égal des Dieux.
 Vous qui, frappés du charme de la gloire,
 A ce fantôme immolant des plaisirs,
 Briguez l'honneur de vivre dans l'histoire.
 Suivez Maurice aux champs de la victoire.
 Dans le repos coulant mes doux loisirs,
 A l'Amour seul je borne mes desirs.
 Eh ! quel autel du temple de mémoire,
 Egale un cœur qui reçoit mes soupirs !
 Et vous qu'entraîne un plus grossier mensonge,
 Du bel esprit disputez vous les rangs,
 Abandonnez pour les erreurs d'un songe,
 Ce vrai bonheur que goutent les amants ;
 Que votre nom rétentisse au théâtre,
 Par l'ignorance ou la brigue exalté ;
 Charmez l'ennui d'un public hébété.
 De ces honneurs, dont je fus idolâtre,
 J'ai trop senti la folle vanité :
 Qu'un autre enfin vous porte ses offrandes,
 Muses, gardez ces lauriers, ces guirlandes,
 Dont vous deviez me couronner un jour,
 Je m'affranchis du joug de votre empire,
 Ou si ma main reprend encore la lire,
 Ce ne sera que pour chanter l'Amour
 Oui, pour toi seule, ô ma belle maîtresse,
 Je veux servir ce Dieu qui nous unit :
 Il m'a donné, son ame, sa tendresse,
 Son cœur enfin, tu n'as que son esprit.
 Apprends de moi cet art que l'on ignore,
 Cet art d'aimer, l'objet seul de mes vœux ;
 Par ta beauté tu charmes tous les yeux,
 Par ton amour, tu plairas mieux encore.
 Sans les grandeurs, sachons nous rendre heu-
 reux.

Oublions donc , & la paix , & la guerre ,
 Les Dieux , les Rois , & les Cieux & la terre ;
 Oublions tout , ne voyons que nous deux .
 Ah ! dans ton sein que n'ai je fait éclore
 Les premiers feux , & les premiers desirs !
 Que n'ai-je pu voir briller ton aurore ,
 Et partager ces innocens plaisirs
 Que la candeur rend plus charmans encore !
 Que n'ai je été ce fortuné vainqueur ,
 Qui le premier fit tressaillir ton cœur !
 T'apprit enfin à redouter sa vue ,
 Et fut pour toi cette cause inconnue ,
 Dont nait soudain le trouble , la langueur ,
 Cet embarras , cette tendre rougeur ;
 Signes certains d'une flamme ingénue ,
 Que loin d'éteindre irrite la pudeur !
 Que n'ai-je ! ... ô Dieux , où mon ame s'égaré !
 Pourquoi l'amour formoit il tant d'appas ?
 Je méritois un triomphe aussi rare ,
 J'eusse expiré de plaisir dans tes bras.
 Un autre , ô ciel ! a goûté les prémices ,
 De ce bonheur qui n'étoit dû qu'à moi.
 En a-t-il bien savouré les délices ?
 Et dans ton sein , a t-il joui de toi ?
 Ah ! s'il se peut , d'un passé qui m'accable ,
 Détruis en moi le fatal souvenir ,
 Et que rempli d'un présent délectable
 Je sois trompé jusque sur l'avenir !
 Quoi , mon bonheur n'est-il pas véritable !
 Ou n'est-ce hélas ! qu'un rayon qui m'a lui !
 Si c'est un songe , ô Dieux ! qu'il soit durable ,
 Ou que mes jours finissent avec lui .



LE LAURIER ET LE MYRTE.

A SA MAJESTÉ

LE ROI DE PRUSSE.

 PAR M. D'ARNAUD.

F ENTRE le myrte & le laurier

Survint un jour une querelle ;

Le laurier débutant sur un ton de guerrier :

Oses-tu bien , dit-il , arbrisseau de ruelle ,

Venir ici te comparer à moi ?

Apprend que je suis fait pour te donner la loi ,

Que le laurier jouit d'une Gloire immortelle .

Qu'il couronne le front du fier Dieu des combats ..!

Et moi celui de l'amour , de sa mère ,

Interrompit le myrte avec colère ,

Ils valent bien le Dieu que suit le noir trépas.

Un mot , ami , te fera taire ,

Poursuit le laurier arrogant ,

Je suis chéri de ce Roi triomphant ,

Qui de l'Europe entière enlève les hommages.

Je n'ai jamais orné répond l'arbre amoureux ,

Le front de ce Héros fameux ,

Mais je couronne ses Ouvrages.



EPIGRAMME.

LES DEUX FLAMBEAUX.

 PAR M. D'ARNAUD.

B IEN opposés , & par sentier contraire ,
 J'ai deux flambeaux qui vont guidant mes pas.
 L'un toujours sûr , mais triste luminaire ,
 Est le flambeau de la raison sévère :
 L'autre plus doux , mais qui m'égaré , hélas !
 Celui d'Amour , faut il qu'ils ne me luisent ,
 Que tour à tour , & jamais tous les deux !
 Grand Jupiter , qu'ensemble ils me conduisent.
 Leur union sauroit me rendre heureux ,
 Et de mon sort n'aurois plus à me plaindre ;
 Si cependant , de ce double brandon ,
 Il en est un qui doit un jour s'éteindre ,
 Que ce ne soit celui de Cupidon !

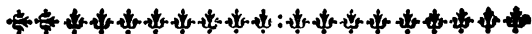
E N I G M E.

J suis un même corps en diverses parties ,]
 Que l'on peut séparer , ensuite réunir ,
 Disposer , arranger en façons infinies
 Sans changer ma nature ou la faire souffrir ,
 Je plais aux artisans aussi bien qu'aux Monarques ;
 J'habite les réduits , je suis dans les palais ;
 Et mon corps tacheté de différentes marques ,
 Loge chez lui les Rois , loge aussi leurs laquais ,
 J'entretiens & nourris une ardeur funeste ;
 Sans règle & par hazard j'accorde ma faveur
 Tel ne doit qu'a moi seul ce qu'on nomme bonheur ;
 Et tel autre par moi s'emporte , jure & peste ;
 Toucher de belles mains sans en être affecté ;
 Avoir beaucoup de cœur & souffrir les injures ;
 Pouvoir me transformer en diverses figures ;
 Voilà mon vrai portrait , je ne t'ai point trompé.

A U T R E.

J suis une machine utile dans les Villes ,
 Pour qui se sert de moi , je dois avoir six pieds :
 Deux sont sans mouvement & quatre autres agiles ,
 Entrant chez moi , les Grands y sont humiliés
 Quand je marche , jamais je ne touche la terre ;
 Selon l'occasion , je change d'ornement :
 Jeune, vieille , on me voit trois lunettes de verre
 Pour recevoir le jour dans mon appartement.

Le mot de l'Enigme---Logogryphe du mois de Juin est MARGUERITE; où l'on trouve MAITRE, ART, MAT. MARE'E, AIR, MER, TERRE, AIGRE, GUERRE, AIMER, RIRE, JUGER, TIRER, TUER, JURER &c.



T A B L E.

E XPERIENCES & observations sur l'éducation économique des Abeilles. pag. 3	
Le bon Tuteur, ou l'éducation de l'amitié.	22
Lettre à M. Vauthier.	41
Des Allemands. & des Moscovites.	50
Suite de l'Extrait du Dictionnaire de musique par J. J. Rousseau.	57
La Métamorphose, par M. d'Arnaud.	81
Lettre de M. d'Arnaud, à M. **.	89
Démocrite & Héraclite, Dialogue par M. d'Arnaud.	96
Annonces de Livres & Avis Divers.	104
Épître à Mirène, par M. d'Arnaud.	122
Le laurier & le myrte à S. M. le Roi de Prusse, par M. d'Arnaud.	125
Épigramme, les deux flambeaux, par M. d'Arnaud.	126
Enigmes.	127